

# le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE  
Rédaction - Administration :  
12, rue des Colonies, 12  
BRUXELLES  
Tél. 12.44.14

hebdomadaire  
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL  
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN :  
Belgique . . . . . 45 frs.  
Congo . . . . . 60 frs.  
Etranger . . . . . 60 ou 75 frs.  
C. Ch. Post. 2053-74

## La bande Angerhausen et consorts est mise en liberté

# On étouffe les scandales !

### POURQUOI ET COMMENT ?

On ne sait encore à la suite de quelle erreur on arrêta MM. Pauwels, Angerhausen, Lejeune et consorts.

On ne sait pourquoi, non plus, on déclarait partout qu'on allait faire bonne et prompt justice.

On ne sait pas davantage comment on coupa court à cette enquête qui devait porter sur des certaines de commissaires.

Mais ce qu'on sait, c'est que Pauwels, Angerhausen, Lejeune et consorts sont déjà libérés. Ça s'est fait sans tumulte, en silence, et la presse a enregistré la chose en trois lignes, sans commentaires.

Au tableau de service des salles de rédaction, on a biffé le mot d'ordre et on l'a modifié :

« Scandales ! » est devenu « Défaillance ! » ;

« Justice implacable ! » est devenu « Justice sereine » ;

« Indignation » est devenu « Bon sens » ;

« Gouvernement fort » est devenu « Le cabinet des nouilles ».

Les silencieuses de la presse ont actualisé ces nouveaux objectifs. Ils ont mis au panier les articles vengeurs qu'une vertueuse indignation leur avait fait écrire en sur-nombre, et les voici qui s'occupent à nouveau d'Hitler, de Loch-Ness, des sports d'hiver et de la Sarre. C'était couru.

Il y a deux et trois semaines, nous l'annoncions déjà...

OOO

Et pourquoi, ce silence ?

Et comment, ce silence ?

OOO

D'abord : pourquoi ? Mais parce que le gouvernement s'est avisé qu'il faisait fausse route. Ce qui devait, pensait-il, lui être profitable se tournait soudain contre lui.

La première stupeur quand on mena dans les geôles, en leurs demeures naturelles, les canaille que vous savez, ce ne fut pas d'apprendre que ces fonctionnaires étaient de brillantes pourritures — cela ne surprit personne — mais ce fut de constater que la justice avait osé sévir. C'est si vrai que c'est sur ce point-là surtout que les tenants du régime épiloguèrent le mieux. « C'est à l'honneur de la justice, disaient-ils. Nous avons un gouvernement fort ! La justice est en marche, rien ne l'arrêtera. Vous voyez bien que nos gouvernants n'ont rien à se reprocher, puisqu'ils agissent ! »

Où mais, voilà : aujourd'hui, ils n'agissent plus. On n'arrête plus personne. Et on relâche tout



le monde. Ainsi l'épuration n'est pas près de se faire.

C'est qu'aussi bien, on était mal parti. Arrêter Angerhausen et Pauwels, quelle bêtise ! Des gens qui ont fouiné partout, qui savent pas mal de choses et qui, à l'exemple de Chiappe, détiennent sans doute quelques dossiers. Des inculpations de cet ordre en amenaient dix autres, fatalement. Et ces dix autres en amenaient cent.

Comment voulez-vous suivre ? Le justicier devenait pareil, ainsi, à l'apprenti-sorcier : le flot montait toujours, atteignant les hautes sphères. L'immoralité était partout. L'inondation devenait inquiétante. Le gouvernement fort se sentit chavirer. Il fallut bien fermer les vannes : on ferma les dossiers. On libéra sitôt les tripouilles expiatoires. Et on n'épura pas plus avant.

Où plutôt, pour amuser un peu la galerie, le flot qui montait on le fit descendre ; on découvrit de petits scandales, des scandales enfantins, et, gravement, on se mit à enquêter sur le compte de quelques troisièmes commis qui touchaient jusqu'à des dix francs pour révéler une adresse profitable !

Voilà le gouvernement fort !

Quant au Mur d'Argent...

Quant aux terrains du Heysel...

Quant à la stabilisation de 1926...

Quant aux bénéfices des intermédiaires sur les emprunts d'Etat...

Quant à l'emprise de la finance sur l'Etat...

Quant aux dépenses inutiles au Congo...

Quant à la Commission d'enquête...

Quant à beaucoup d'autres choses, on verra plus tard.

— Des foutaises, comme dit M. Renkin.

— Laissez-nous donc tranquilles avec votre commission d'enquête, comme dit M. Jaspas.

Voilà le gouvernement fort ! Il a raïé son coup avec l'affaire des

commissaires. Sans le vouloir, c'est tout le régime qu'il faillit faire sombrer, c'est toute l'administration qu'il a mise en cause, ce sont tous les pouvoirs qu'il a discrédités, et c'est lui-même enfin, gardien de tant de pourritures, qu'il a voué au mépris public. Aussi bien, les pleins pouvoirs dont il rêvait déjà pour « achever l'œuvre d'épuration », il n'en est plus question.

Et c'est pourquoi, aujourd'hui avec une hâte insolite, on relâche Angerhausen, on étouffe le scandale.

OOO

Reste à savoir comment on étouffe le scandale. Parce qu'enfin, il y a l'opinion publique qui pourrait bien demander des comptes ; et il y a aussi la presse.

Dans un pays voisin, comme chacun sait, quand un personnage détient les preuves de multiples scandales, il a le bon esprit de se suicider. La police va même jusqu'à l'aider dans cette œuvre sa dernière. Quant à la presse, elle fait mine d'insister, on la menace d'un projet de loi... contre la diffamation. C'est bien simple.

Chez nous, on n'a même pas songé à suicider Angerhausen, vu qu'il n'y a pas d'opinion publique, pour la raison élémentaire qu'il n'y a pas de presse.

Les trois quarts de nos journaux ont compris bien vite — avec ou sans intervention — qu'il déplairait au gouvernement qu'on parlât davantage de tout ceci. De la première page, les informations sont aussitôt passées à la troisième ; de la troisième aux faits divers ; et de là aux oubliettes. Aujourd'hui, plus un mot dans la presse conforme et bien-pensante, ni sur le scandale des huiles, ni sur le scandale des décorations, ni sur le scandale des spéculations illicites, ni sur le scandale des grâces, ni sur la grâce de ces scandales.

La presse, une fois de plus, trahit sa mission, abêtit ses lecteurs et corrompt l'opinion.

Les silencieuses à gages des salles de rédaction, les pieds-plats des antichambres dorées, les chiens-couchants du régime, les commis du mensonge, les plumitifs vendus et les cervelles trustées qui participent ainsi à l'étouffement des scandales, se rendent complices de toutes les canailleries. Qu'ils sachent au moins le mépris dans lequel on les tient.

On étouffe les scandales, sans doute, mais la conscience n'étouffe pas ceux qui se livrent à cette tâche !

Pierre FONTAINE.

### Le Coin du Hibou

## CITOYENS, on vous trompe !

### Les maigres et les gras



Citoyens, on vous trompe ! On vous a dit que la dernière Chambre, composée d'imbéciles et de fripons, ne représentait pas la majorité des électeurs : c'est faux !...

Non, ce n'est pas après le scandale Stavisky qu'un Français a érit ça. C'est, bien avant la guerre, que le subversif Zo d'Axa se plaisait à inclure dans ses pamphlets au vitriol, des boutades aussi fustigantes. Il ne devait pas être très optimiste ce Zo d'Axa et sa pensée ne devait pas être fort éloignée de celle qui prétend que les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent.

Peut-être, Zo d'Axa avait-il raison à cette époque qui connut le scandale du Canal de Panama. Bien possible qu'une majorité de parlementaires composée de fripons représentait exactement une majorité d'électeurs formée d'imbéciles.

Je crois qu'à l'heure actuelle, nul n'aurait encore la cruauté, quelle que soit la veulerie du corps électoral français, de supposer un instant que sa représentation est plus normale et plus loyale qu'on

laisse Bourbon. Je sais, mieux que tout autre, que la France n'est point telle que des plumes attendries — et tenues par des doigts qui venaient de palper la galette distribuée par l'ambassade de la nation-sœur — ont voulu nous faire croire qu'elle fût. Mais quels que puissent être les reproches que nous adressons à nos amis français, nous ne leur ferons pas l'injustice de croire que ce parlement et ce gouvernement où siègent tant de complices de Stavisky, soient l'expression de leur propre degré de corruption.

Des ministres, des députés, des sénateurs, des procureurs généraux, des préfets de police associés à la plus vaste escroquerie, quel peuple, dites-moi, a jamais mérité ça ?

« Je possède la liste de cent quatre-vingts personnalités qui ont touché », avait affirmé Stavisky, signant ainsi sa propre condamnation à mort. « Tous dans le bain ! » rigole le « Canard Enchaîné », qui plonge dans la même eau trouble MM. Tardieu, Herriot, Dalimier, etc.

Il en est qui rient de ce spectacle malodorant. Moi, vieil hibou, je ricane. Et vous savez ce qu'un ricaneur peut impliquer d'écœurement et de fureur contenue.

Car il faut, tout de même, faire quelques constatations pénibles et énragantes. Ces ministres, ces parlementaires qui, avec Stavisky, maniaient le grand croc à phynance et pratiquaient un banditisme qui, pour n'être point celui des vulgaires apaches, n'en était que plus rémunérateur, ce sont les mêmes qui décidaient du destin de quarante millions d'hommes. Si un escroc comme Stavisky peut acheter leur conscience moyennant quelques billets de mille, que ne peut un Schneider ou un de Wendel qui disposent, eux, de millions ? Si ces dirigeants magnifiques n'hésitent pas à dépouiller leur peuple, hésiteront-ils demain à le faire égorgé ? Après avoir vidé les poches des doux imbéciles qui leur font confiance, au bénéfice de M. Sacha Stavisky, ne les enverront-ils pas se faire étriper glorieusement, pour le plus grand profit du Comité des Forges ?

(Suite en page 2)

BUBULUS BUBB.

## La Joyeuse Entrée des fascistes à Bruxelles

# Varus ! qu'as-tu fait de nos légions ?

La Légion Nationale avait décidé de mobiliser ses troupes à Bruxelles, à l'occasion d'un meeting qui devait avoir lieu dans la salle de « La Grande Harmonie ».

Ces messieurs les fascistes comptaient sans la haine que leur a vouée la classe ouvrière de la capitale. Aussi, n'est-ce qu'encadrés par d'imposantes forces de police et de gendarmerie qu'ils purent atteindre leur local, Grand'Place, et de là gagner au pas gymnastique la Grande Harmonie.

A certains moments, la protestation ouvrière prit des aspects d'émeute et sans les centaines d'agents et de gendarmes, pas un seul apprenti-fasciste n'en serait sorti intact. Malgré cette protection, quelques légionnaires ont été vilainement rossés et certains même assez cruellement blessés.

Nous ne les plaignons pas. Et nous félicitons ceux qui ont donné à la riposte ouvrière une telle ampleur et une telle énergie. Ceux que les feuilles nationalistes appellent la « pègre », la « crapule »...

Car il en est qui trouvent très normal et fort loyale qu'on fasse mitrailler une manifestation ouvrière, il en est qui ont défendu le geste crapuleux de cet officier aviateur qui, il y a trois ans, faillit transformer l'important pèlerinage de Dixmude en boucherie, et qui, à présent, gémissent sur les pauvres petits légionnaires, si paisibles, passés à tabac.

On sait assez que nous n'aimons pas, ici, la violence. Les bagarres, les pugilats n'ont jamais rien prouvé et il ne suffit pas de lancer une brique sur la



tête d'un adversaire pour qu'il soit convaincu de la valeur de vos raisons sinon de vos méthodes.

Aussi bien ne s'agissait-il, cette fois, que de convaincre nos « chemises noires nationales » que la violence ne se trouve pas forcément à leur service...

Ces gens rejettent tout principe de démocratie, de libre critique et de discussion. Qu'ils assistent à une réunion publique et voici la séance aussitôt troublée par leurs vociférations, leurs coups de sifflet et transformée bientôt en pugilat.

Le régime qu'ils veulent instaurer exclut tout droit à la pensée libre, toute liberté de presse ou de réunion ; ils prétendent ne discuter qu'à coups de matraque.

Dès lors, puisqu'ils placent ainsi, eux-mêmes, la discussion sur semblable terrain, qu'ils ne se lamentent point lorsque l'adversaire use de leurs propres arguments.

Arguments qui ont conduit quelques légionnaires à l'hôpital. Où ils réfléchirent, espérons-le, sur le danger qu'il y a de provoquer une population qui n'est mûre ni pour leur fascisme abrutissant, ni pour leur politique de cabotins en mal de célébrité facile.

# Anti-fascisme ? Non, socialisme !

par War Van Overstraeten

L'étiquette anti-fasciste couvre souvent une agitation hétéroclite et inquiétante. Il n'est pas rare qu'elle se transforme en masque derrière lequel se glissent des éléments troubles et équivoques.

Il est bien démontré, aujourd'hui, que l'on peut se déclarer ardent et implacable ennemi du Fascisme, tout en favorisant sa croissance et ses succès. Or, tous les antifascistes qui aboutissent à ce résultat ne sont point, pour cela, taxables de manque de sincérité et de courage. L'ignorance, le manque de direction claire et de précision d'un but essentiellement opposé au fascisme, lui sont parfois plus utiles que le manque de conviction chez ses adversaires.

Le danger qui s'attache à une certaine agitation antifasciste réside dans la confusion absolue des notions, des idées, des sentiments et des pseudo-doctrines que l'on prétend opposer aux Mussolini et aux Hitler.

CE SOIR, A LA TRIBUNE

Grand débat sur :

## Le vrai visage de l'U.R.S.S.

Voir programme en page 6.

# NE COUPEZ PAS !

Au fond, ce Stavisky, c'était un chic type : en se tuant (qu'il dit), il simplifie singulièrement la besogne des juges, magistrats, policiers, et autres faux témoins.

Et l'on se demande vraiment ce qu'attendent Violette Nozières et le petit marin pour suivre cet exemple d'abnégation civique...

XXX

Bayonne. Loch-Ness. La rue de Madagascar, Dufrenoy. Les sœurs Papin, Lagny. Les commissaires.

Décidément, comme celle de policier, la carrière de journaliste

va redevenir intéressante.

Sans compter qu'il y a les cumuls...

XXX

On sait que M. Pierre Pasquier, une des victimes de l'« Emeraude », était gouverneur général en Indochine.

« Tout, en Indochine, déclarait à son sujet Jean Ajalbert, lui était familier, aussi proche, des hauts personnages de la cour au peuple dans la rue. »

Ce qu'omet de dire M. Ajalbert, c'est la manière dont M. Pasquier entendait se rapprocher de la cour

et du peuple : si, dans le premier cas, la brosse à reluire semblait tout indiquée, le gouverneur avouait, dans le second, une préférence très nette pour la mitrailleuse.

C'est lui qui avait donné comme instructions à la Légion Etrangère, de ne pas faire de prisonniers, c'est-à-dire de tuer le plus d'Annamites possible.

M. Pasquier mort, ce n'est qu'un assassin de moins. Oui, un assassin.

Car, comme disait Bloy, la mort, Monsieur, n'est pas une excuse !

INTER.

a triomphé, il y eut une période, après la guerre, où tout un flot d'épaves sociales, appartenant aux classes moyennes ainsi qu'à la multitude des travailleurs occasionnels et non qualifiés, se sont trouvés dans une indicible détresse morale et matérielle. Rien de régulier, de quelconque ordre que ce soit, ne les attachait à la société. Elle ne montrait envers eux ni pitié, ni considération quelconque. Comment la haine dure et froide et l'esprit de vengeance auraient-ils pu ne point surgir de ce désespoir?

Ce serait une erreur, cependant, de croire que l'envie et la haine seules ravageaient ces milieux. L'hypocrisie et la bassesse morale des favorisés du sort, l'arrivisme cynique, le marchandage sordide de toutes les valeurs humaines, le parlementarisme prévaricateur et spéculateur, la palinodie érigée en règle par les intellectuels, le battage ou se complaisait une aristocratie sans vergogne et sans respect de quoi que ce soit, y soulevaient le dégoût et la révolte.

C'est dans ces milieux, coagulés en marge des formations prolétariennes, détachés des organisations social-démocrates et communistes, souvent heurtés par la dégénérescence morale des uns et des autres, que Mussolini et Hitler recrutèrent leurs premières cohortes. Toute une jeunesse, flétrie par une sourde désespérance, mais énergique et prête à l'abandon d'une vie trop pesante, y traînait ses rêves obscurs.

Ainsi, les caractères internes des groupes déterminèrent fatalement l'autorité absolue du sauveur que l'on attendait, en qui chacun trouvait, à un degré supérieur, l'expression de sa propre volonté de puissance : du chef. Les groupes se distinguaient par un manque absolu de doctrine collective, de profonde perspective sociale, de cohésion morale et spirituelle. Ils étaient rongés par la flamme d'un désir destructeur.

Tous attendaient le « révélateur » de l'action triomphante par sa seule vertu. A l'inactivité qui laisse déferler les flots du chaos, ils opposèrent l'action jetant le bourbier dans une direction inconnue. L'Allemagne naziste appela son Hitler « l'envoyé de Dieu ».

En réalité, Hitler était l'homme du chaos, du chaos sans l'étoile que Nietzsche avait annoncée.

Avant la prise du pouvoir, l'armée fasciste est l'instrument dont le chef omnipotent dispose à sa guise, selon les inspirations incontrôlables et, par principe, incontrôlées de son génie.

Après la prise du pouvoir, l'omnipotence du chef s'étend à l'Etat tout entier. Ainsi naquit l'absolutisme étatiste du fascisme, la dernière et la plus monstrueuse des grandes idoles du

monde moderne. Alors qu'à la base et au départ du mouvement se trouvaient des forces élémentaires et primitives, rejetant toute règle de l'esprit et de la raison, la stabilisation du fascisme devait fatalement conduire à cet étatisme dominant toute pensée et toute activité humaines. Le fascisme devient le style décadent de la barbarie moderne.

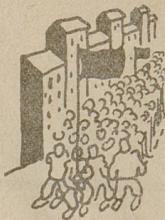
Ainsi, les causes profondes de l'étatisme fasciste étaient présentes avant ses justifications doctrinales et théoriques, qu'elles soient d'ordre raciques ou théologiques, de forme philosophique ou éthique. Peu importe que les docteurs du régime citent, avec une honteuse désinvolture, parmi leurs précurseurs les noms de Nietzsche, de Gobineau et même celui de Sorel; peu importe qu'ils exhumant les rites obscurs et les divagations des vieux cultes germaniques, ou l'implacable et inhumaine rigidité de l'antique militarisme romain; seule se dresse devant l'homme et le troupeau fascistes, la guillotine formidable de la raison d'Etat.

Dès lors quel est, dans notre monde en proie à un trouble qui atteint le fond de l'âme humaine, l'ennemi par nature et essence du fascisme? Des chœurs entiers d'antifascistes apeurés, désaxés tout autant que les fascistes eux-mêmes, ne dominant guère mieux leurs impulsions et leurs vagues aspirations, répondent : démocratie. Des socialistes de gauche, des communistes amoindris moralement par un opportunisme sans contrôle et sans principes, se laissent gagner par cette phraseologie démocratique empreinte des pires insanités du libéralisme bourgeois.

Or, il n'est qu'une seule réponse qui définit une attitude claire et toute une lutte liées à des traditions et de principes indestructibles, opposant une grande lumière et une profonde humanité à la barbarie d'un monde qui marche au néant. Cette réponse est : Socialisme! Nous nous prononçons pour un socialisme retrouvant toute son essence spirituelle, n'oubliant aucune de ses grandes expériences, trouvant ainsi dans la foi et l'action la confirmation de ses prophéties.

Notre prochain article sera consacré aux valeurs qu'il peut et doit opposer au fascisme.

W. VAN OVERSTRAETEN.



LE COIN DU HIBOU

Citoyens, on vous trompe!

(Suite de la première page)

D'amères réflexions me viennent encore, quand je songe que ce sont ces mêmes officiels salauds qui décident de la ration qui doit être attribuée au chômeur, de l'indemnité qui sera consentie à l'invalides, des mesures de répression à prendre contre des grévistes, de la grâce des Indochinois condamnés à mort parce qu'ils sont las de voir leur peuple affamé au profit de la France...

C'est M. Camille Chauvets et ses comparses, compromis dans l'affaire Stavisky, qui décident

combien de villages marocains les avions militaires bombarderont demain. C'est M. Daladier, élu grâce à l'argent de Stavisky, qui décide si l'objectif de conscience Ferjasse, orphelin de guerre, qui déjà fit la grève de la faim pendant trente-deux jours, devra connaître encore le même supplice et y laisser sa peau, cette fois...

Avouez que tout cela vaut bien un ricanement.

Mais ricanons avec modestie. Et songeons à nos ministres, députés, sénateurs belges, administrateurs du pays et de pas mal de sociétés anonymes qui trouvent que les vieillards mangent trop et qu'il faut faire rendre gorge aux ouvriers trop goulus.

Rappelons-nous M. Angerhausen faisant matraquer la population bruxelloise qui manifestait pour sauver la vie de Simoens, M. Angerhausen pour qui, probablement, tous les communistes étaient payés par Moscou et tous les pacifistes par la Wilhelmstrasse.

Et qui, lui, malgré son chaud patriotisme, son zèle policier et ses appointements plantureux, passait à la caisse d'un marchand d'huile.

M. Angerhausen, une fois de plus, démontrait ainsi concrètement que dans la lutte entre maigres et gras, il se plaçait délibérément du côté des gras.

Bubulus BUBB.



— Par là, Monsieur le Commissaire... Et encore toutes nos excuses...

Après l'exécution de Van der Lubbe

Etrange, en vérité, cette précipitation que met le gouvernement allemand à exécuter Van der Lubbe. Et plus étrange encore sa décision de ne pas laisser enterrer le corps en Hollande.

Ou plutôt non, pour nous qui depuis le début du procès, avons soutenu que Van der Lubbe était drogué, cette décision des autorités hitlériennes ne nous surprend pas. Voyez-vous, qu'en Hollande, les amis du décapité fassent procéder à une autopsie du cadavre et découvrent des traces de scopoline ou de tout autre poison?

Voilà qui ne relèverait pas le prestige des pur aryens qui dirigent l'Allemagne.

\*\*\*

Certains nous ont reproché naguère d'avoir laissé exposer dans ce journal et à la Tribune la thèse favorable à Van der Lubbe, selon laquelle le jeune hollandais était un révolutionnaire honnête, non pas un provocateur à la solde des nazis.

On nous a dit : vous déforcez, par le fait même, la défense des accusés communistes Torgler, Dimitroff, etc.

A notre ens, c'était renforcer la défense, bien au contrai-

re, des autres accusés.

Par après, nous avons vu Van der Lubbe, reconquérant un instant de lucidité, en profiter pour prendre pour lui seul, toute la responsabilité et innocenter les prévenus communistes. Nous avons vu les communistes acquittés et le révolutionnaire hollandais condamné à mort et décapité.

Etrange provocateur, en vérité.

Nous ne triomphons point, d'avoir défendu une thèse qui, actuellement, s'avère être celle de la vérité. Non, nous ne triomphons point et comprenons combien les passions politiques peuvent à certains moments influencer les jugements.

Mais, à présent, que voici Van der Lubbe décapité, dix pieds sous terre, après Dieu sait quel martyre, nous aimerions que ceux qui pendant plusieurs mois ont affirmé : « Van der Lubbe est un provocateur, un individu taré, un mouchard au service des nazis », nous aimerions que ceux-là disent aujourd'hui à ceux qui les écoutent : Nous avons fait erreur, Van der Lubbe s'est peut-être trompé mais c'était certainement un honnête homme, un révolutionnaire probe.

EXPOSITIONS

A LA GALERIE MANTEAU  
LE SCULPTEUR HENRI PUVREZ

La louange d'Henri Puvrez n'est plus à faire. C'est une gloire établie et méritée. Et cette exposition ne fera qu'augmenter l'estime de tous les partisans d'un art très pur. La taille directe de la pierre, ce procédé qu'il a choisi, aide puissamment sa propre conception. Elle oblige l'œuvre à être sculptée et non modelée, elle donne à la troisième dimension sa place légitime, et le souvenir du bloc de matière dont la statue est issue lui donne une réalité, en entité plastique, vraiment prenante.

Puvrez est de ceux qui nous délivrent du modelage exécuté. Son art est à la fois équilibre et expression. Il est impossible de préciser si la déformation, chez lui, précède plus au volume ou à l'intention expressive. Notons spécialement un très beau torse (n° 8) également bien établi sur toutes les faces. Une « Hébé » (n° 2) procède de la même inspiration et révèle les mêmes mérites. Une tête de nouveau-né (n° 5) est prenante, mais un peu morbide. La figure (n° 3) est d'un style concis.

Les dessins appendus aux murs ne sont pas moins intéressants. Apparentés aux sculptures par le style et la conception, ils n'en restent pas moins des dessins indépendants où ne se révèle pas l'intention du croquis préparatoire à la statuaire.

Que Puvrez soit un des talents les plus riches de notre école locale, c'est ce qui est, je pense, hors de doute.

A L'UNIVERSITE DE BRUXELLES

Le Cercle d'Art de l'U. L. B. a organisé sa première exposition. Le niveau de celle-ci sauve singulièrement l'honneur de ces artistes « du dimanche », suivant l'expression chère à tant de vieilles barbes. Il est naturel que dans ce milieu cultivé se rencontrent des talents éclairés. Au Cercle de l'U. L. B. l'Art Vivant a la place prépondérante.

Notons parmi ceux qui manifestent une réelle originalité, J. Lagneau à la palette sombre, Pappart, préoccupé par la rythmique linéaire; Suzanne Liedel très sincère et personnelle; Andrée Van Keer.

Faisons une mention spéciale de Paris dont le métier est celui d'une peintre académique en pleine maturité, Jean Milo et Georges Colette, membres correspondants, avaient envoyé d'excellents paysages.

Ch. PIRON.

De deux choses l'une

Maintien et savoir vivre  
Soyons indiscrets!

Voici en quels termes, extraits d'une lettre circulaire, le commandant du Dépôt d'armée n° 2 rappelle à l'ordre et aux règles les plus rudimentaires de la bonne éducation : certains officiers de réserve :

Je vous ai invité à me transmettre, le 15 décembre courant, votre lettre de nomination au dernier grade en même temps qu'une déclaration m'avisant que vous êtes toujours en possession de la lettre de service N°...

Vous n'avez pas, à ce jour, donné suite à cette invitation. Je vous signale que, vous abstenez de répondre à une communication de l'autorité, c'est manquer gravement non seulement à vos devoirs d'officier, mais aux règles les plus rudimentaires de la bonne éducation.

J'aime à croire que votre abstention de répondre résulte d'un oubli motivé que vous aurez à cœur de réparer au plus tôt.

Le Major FRANCOTTE, commandant le Dép. A. n° 2.

Vous dirai ce que c'est, l'éducation, moi, serongueu!

Voyons, Léon!

De M. Léon Daudet, dans l'Action Française, ces affirmations que nous trouvons pour le moins susceptibles de provoquer la plus douce hilarité...

« Je n'ai jamais fréquenté aucun financier juif, ni demandé aucun service d'aucun ordre à aucun juif, ni d'ailleurs à aucun de mes compatriotes français! Mon indépendance, je l'ai écrit maintes fois, est absolue, et personne ne peut se vanter

d'avoir jamais été de ma part l'objet de la plus petite sollicitation... »

Selon la coutume, disons que tous commentaires sont superflus et que ceux qui veulent se taper le derrière au plafond y sont très largement autorisés...

Au prétoire

Le Tribunal de police de Pâturages a, le 15 janvier dernier, condamné David à deux peines de 5 jours de prison pour avoir « méchamment dirigé contre des fonctionnaires publics des injures ».

David avait, au cours d'un meeting le 10 octobre 1933, à Pâturages, appelé le premier ministre de Broqueville, « le faux témoin de l'affaire Coppée qui, par son faux témoignage, a fait acquitter Coppée ».

Il avait, d'autre part, qualifié Deveze de « fripouille ».

Il est tout à fait certain, après cette condamnation exemplaire, que toute la population ouvrière du pays sera convaincue que de Broqueville n'a pas fait de faux témoignage dans l'affaire Coppée, et que Deveze n'est pas une fripouille.

Le silence



— Vous ne vous souvenez plus?... Le scandale des commissaires...  
— Ah! oui. Qu'est-ce que c'était, encore?

A propos des Fraternelles et de M. de Fraipont

Dans notre article du 10 janvier, nous avions qualifié M. Alberic de Fraipont d'« animateur de fraternelles ».

Les fraternelles ne l'entendent pas ainsi.

D'une lettre de l'Union des Fraternelles de l'Armée de campagne, nous détachons ce qui suit :

« ...Vous parlez de M. Alberic de Fraipont comme d'un animateur de Fraternelles.

« Votre information, en ce qui nous concerne, est inexacte, car M. de Fraipont ne fait pas partie de la Direction de l'Union des Fraternelles, qu'il ne dirige une Fraternelle.

« A notre connaissance, il n'est pas non plus à la tête des « Croix de Feu », mais ce que nous savons, c'est que M. de Fraipont a été un admirable soldat. »

(s) Le Président,  
L. LOUVAU

Le Secrétaire général,  
R. d'HENDECOURT.

Incident Périer-Dulonge

Ceux qui ont lu dans notre numéro du 3 janvier l'interview de George Dulonge par Armand Sauvage et, dans notre numéro du 17 janvier, la réponse de Gaston Denys-Périer à ladite interview, liront encore ce qui suit et qui nous est adressé par Armand Sauvage :

C'est très juste : Périer en a dit trop, ou pas assez. Je suis sûr des braves et j'attends la fin de l'aventure. Devant la vérité, tu me connais, pas d'amis qui tiennent.

En attendant, il faut tout de même bien que je prenne, dans l'affaire Périer-Dulonge, une certaine position. Ma probité d'enquêteur occasionnel pourrait se trouver compromise. Je n'y tiens pas.

Que je déclare donc ceci : Que le nommé Dulonge (né Thiry — pour vous servir, M. Périer!) après lecture de mon article, a offert la tournée d'usage. C'est que ledit Dulonge (né Thiry) ne trouvait rien à redire.

Pour le surplus, voici exactement quatre jours que je n'ai plus aperçu Dulonge (né Thiry) à l'Hôtel des Ardennes. Je soupçonne donc le gaillard de mijoter la réponse que tous les honnêtes gens attendent de lui. Honnêtes gens dont nous sommes, Dieu merci, et M. Périer comme tout le monde.

Malgré quoi, foi de Lubaki, on ne me prendra plus à avoir des idées... noires!

Cordialement,  
Armand SAUVAGE.

Les lois de l'hospitalité

Une information de Montevideo (Uruguay) donne l'alarme à propos d'extraditions qui ont déjà eu lieu et pour d'autres, en préparation, d'anarchistes et syndicalistes qui, après avoir été expulsés de tous les Etats d'Europe et avoir cherché un refuge outre-mer, sont arrêtés pour leurs idées antifascistes et, sans aucune forme de procès, embarqués sur le premier bateau pour être déportés dans leur pays d'origine.

Quinze syndicalistes espagnols ont ainsi été récemment remis à leurs geôliers; c'est le tout maintenant de quatre libertaires italiens :

Ugo TRENI, condamné à dix-sept ans de baigne en Italie pour délit politique; expulsé de France, Belgique, Luxembourg, Allemagne, etc., et réfugié en Amérique du Sud, avec sa famille, depuis trois ans;

Santiago BARCA, depuis de nombreuses années résidant en Uruguay;

Antonio DESTRO, habitant l'Amérique du Sud depuis plus de quarante-six ans et père d'une nombreuse famille née en Amérique;

Giulio STEFANI, sur lequel, pour le moment, on n'a pas d'autres indications.

Embarqués le 9 décembre dernier sur le bateau Oceania, à destination de l'Italie, tous les efforts de leurs camarades pour les sauver furent vains.

A ce moment donc, les quatre Italiens seraient déjà aux mains de la police de Mussolini, et il est facile d'imaginer à quelle vengeance ils seront voués.

CONFÉRENCE

L'expérience Roosevelt

Sa valeur pour l'Europe

Devant un public en pince-nez, en valtières trouées de diamants, en voilettes et en poils de mouton, M. Francis Delaisi, l'éminent économiste bourgeois va parler de ce pays trop proche et trop éloigné de nos contrées : les Etats-Unis d'Amérique. L'auditoire, silencieux bien avant l'entrée du conférencier, dans la crainte de manquer l'apparition sur l'estrade du distingué économiste, refoule son ennui prématuré, en cirant avec application les banquettes des fauteuils, loués courageusement vingt francs en espèces.

Devant la salle de l'Union Coloniale, les chauffeurs font les cent pas.

Voici M. Delaisi. Il ressemble quelque peu à M. Roosevelt dont, longuement, il va nous entretenir.

Louant d'abord le mouvement « Jeune Europe » qui travaille à l'élaboration de la Fédération Européenne, M. Delaisi insiste aussi sur le caractère quasi sacré de la notion « liberté » pour des pays comme la France et la Belgique (sic).

Ce préambule lui permet d'affirmer que dans la crise actuelle, il est curieux de constater qu'un peuple démocratique comme le peuple américain a pu accepter un plan d'économie dirigée qui, sans être révolutionnaire, a transformé entièrement les visées américaines...

Voyant dans la crise américaine actuelle l'aboutissement négatif de huit années de prospérité fictive, constatant qu'au cours de cette période la richesse américaine avait augmenté théoriquement de 43 p. c., M. Delaisi conclut que l'effondrement des entreprises est dû à l'accumulation des stocks — LA SURPRODUCTION DES CAPITAUX ENTRAINANT LA SURPRODUCTION DES MARCHANDISES.

Ce fut alors l'expérience Hoover et la ridicule Federal Farm Board. Mais la crise qui, logiquement, n'aurait dû être qu'une crise cyclique, se prolongea par suite du grand nombre de papiers sans valeur qui encombrèrent les coffres-forts...

La faillite du régime menaçait les Etats-Unis. Retrait des capitaux. Fermeture des banques. Alors survint Roosevelt. L'intervention de l'Etat dans les affaires privées ayant conduit le pays au bord du gouffre, le nouveau président ne laissera le pouvoir ni aux mains des financiers ou banquiers, ni surtout aux fermiers. En avril 1933, il reçoit du Congrès Américain tous les pouvoirs économiques et peut librement déprécier le dollar de 50 p. c. de sa valeur et tirer trois à quatre milliards de bons-papier nouveaux. Entouré de son « Trust des Cerveaux », qui groupe quelques financiers de la période wilsonienne, des professeurs, un botaniste, un criminaliste, un militaire... Roosevelt, qui n'est rien moins qu'économiste, s'attelle à la besogne formidable de reconstruction. Il reprend dans ses grandes lignes le plan Hoover, mais a soin de supprimer le Federal Farm Board; il favorise la réouverture des banques en avançant les fonds nécessaires, mais crée la Société d'Assurance des dépôts en banque, afin de faire renaître la confiance. En outre, en renflouant les banques, l'Etat achète une grande partie des actions disponibles et exerce ainsi son contrôle au sein des conseils d'administration. Le président Roosevelt sort également son plan de travaux publics pour venir en aide à un tiers des chômeurs américains; il constitue la Société pour le soutien du Bâtiment, pour les Secours à l'Industrie, etc. Il se voit, en outre, obligé de déprécier le dollar dans le but d'éviter l'insurrection des fermiers, la guerre agraire.

Quels que soient les résultats définitifs du plan Roosevelt, il est d'ores et déjà certain que la dépréciation de la monnaie ne favorisera pas la hausse des prix recherchée, par suite de l'accumulation sans cesse croissante des stocks.

En face des efforts multiples mais vains d'économie dirigée sur des plans nationaux, M. Delaisi conclut, après avoir néanmoins rendu hommage au plan De Man, que seules des solutions internationales parviendront à liquider les stocks, prélude à la reprise économique générale.

La méthode de redressement préconisée par M. Francis Delaisi dans les cadres de la société capitaliste, est évidemment inapplicable. Tant que les rivalités financières et autocratiques inhérentes au régime capitaliste n'auront pas fait place à une réglementation internationale de la production, basée sur la consommation et non sur le profit, les solutions de renflouement de la société actuelle resteront stériles.

Sadi de GORTER.

ERRATUM

En publiant, la semaine dernière, quelques scènes de Barabbas, la pièce de Michel de Ghelderode, nous avons dit par erreur qu'elle avait été éditée par L'Églantine. En réalité, c'est aux Editions Labor, 12, rue des Colonies, Bruxelles, que l'ouvrage vient de paraître.

TROIS SCÈNES INÉDITES DE

# Une femme qu'a le cœur trop petit

de Fernand Crommelynck

## L'ARGUMENT DE LA PIÈCE

On a beaucoup parlé déjà de la nouvelle pièce de Crommelynck, que le théâtre de l'Œuvre vient de créer à Bruxelles et qu'il joue présentement à Paris. On a donné de l'œuvre des interprétations bien diverses et souvent confuses. Même, M. Demasy s'est pris à regretter que Crommelynck ait laissé si obscur le symbole de sa pièce. Quel symbole ? A lire M. Demasy, on croirait qu'il imagine que le personnage de Balbine signifie quelque chose comme la France ou une quelconque entité politique ou sociale ! Pourquoi, diable ? Comme si l'œuvre telle quelle, indifférente au temps et à l'espace, ne se suffisait point à elle-même.

Cette Balbine qui a le cœur trop petit, c'est à la fois physique et moral. Elle a le cœur effectivement trop petit, les médecins l'ont dit, et ça la fait tomber en syncope pour un rien. D'où vient qu'elle s'organise une vie très sage et méthodique dont l'amour même sera exclu, tout au moins la passion qui est le sel de l'amour. La voici qui vient de se marier et qui expose à son mari (dans la pre-

mière scène qu'on va lire) qu'il a tort de tant s'évertuer, que le jour qu'elle voudra un enfant, elle le lui fera savoir. Dès lors, Balbine gouverne la maison ; elle veille à tout, elle est le parfait symbole des vertus domestiques. Elle n'entend rien aux rêveries sentimentales de Patricia, sa belle-fille, ni aux ardeurs de son mari. Elle terrorise les serviteurs. Elle rend chacun très malheureux, mais avec un tel souci de faire le bien de tous qu'on ne peut presque lui en vouloir.

Jusqu'au jour où le mari, lassé et éclairé, comprend qu'il manque à Balbine de connaître vraiment l'amour. Il la contraint à ce qui lui répugne tant : c'est une sorte de viol conjugal. Et voici Balbine transfigurée, dont le cœur a grandi, semble-t-il, dans l'instant même qu'elle a goûté la volupté.

Comme quoi il n'est de femme au cœur complet qui ne connaisse pleinement l'amour.

Voici donc, selon nous, l'argument de cette pièce dont nous sommes heureux de publier ici trois scènes inédites.

P. F.

## Olivier et Balbine

(La femme qui a le cœur trop petit) sont mariés depuis un mois. Le voyage de nocce terminé, ils viennent de s'installer dans le domaine de Neuf-le-Vieil, où ils vont vivre...

OLIVIER (heureux, ému). — Eh! bien, es-tu satisfaite des gens, des choses, de moi? BALBINE. — Très contente. OLIVIER. — Tu es une chère femme!

(Il veut l'embrasser, elle se dérobe.)

BALBINE (à voix basse). — Oh! monsieur, prenez garde.

OLIVIER (la pressant). — Je ne t'ai pas encore embrassée aujourd'hui!

BALBINE (s'écarte). — Non, monsieur!... Que quel- qu'un nous surprenne, vous me verrez rougir comme une tomate.

OLIVIER (la poursuit, très gai). — Tant pis!

BALBINE. — Non, monsieur, je vous en prie!

OLIVIER. — Et ne m'appelle plus monsieur.

BALBINE. — Oui, excusez-moi... Olivier!... C'est difficile... nous nous connaissons si peu.

OLIVIER. — Quoi? Depuis un mois que nous couchons dans le même lit!

BALBINE. — Je vous assure que vous me mettez très mal à l'aise!

OLIVIER. — Es-tu drôle! Parce que j'évoque notre chaude intimité?

BALBINE. — Est-ce le moment et le lieu? (Elle fait un grand effort pour vaincre sa timidité et sa honte et soudain, souriante, soupirant) Soit, expliquons-nous; j'ai du courage.

OLIVIER. — D'abord que je t'embrasse!

BALBINE. — Non! Je sais comment finissent toujours vos embrassades!

OLIVIER (s'assied). — Je t'écoute.

BALBINE (demeure debout, par pruderie). — Je serai franche à mon habitude. Vous dites « notre intimité ».

OLIVIER. — Chaude!

BALBINE. — Et je réponds: « Ce sont précisément ces heures dont vous parlez qui rompent l'intimité ».

OLIVIER. — Que dis-tu?

BALBINE. — S'il vous plaît, ne me tutoyez pas dans une conversation où ma pudeur est déjà trop à l'épreuve.

OLIVIER (gracieusement, un peu moqueur). — Oui, Madame!

BALBINE (souriante). — Tel je vous regarde, à cet instant, tel vous m'êtes apparu le jour que la chance nous mit en présence. Vêtu, selon la mode, d'un pantalon large, d'un veston court, cravaté net, chaussé fin, vous étiez un homme semblable aux autres hommes, à mon père, à mes frères, aux maris de mes amies, à mes cousins. Je dis semblable et non pareil. OLIVIER fait mine de se lever.) Halte! ne bougez pas!

Je vous avais donc reconnu avant de vous connaître. Pour en venir à la connaissance, il a suffi que nous nous sachions en accord ou en contraste sur des goûts, des idées, des faits. Vous me plaisiez : je vous nommais Olivier, le plus simplement.

C'est « après », au contraire, que je vous ai... désappris, oui, désappris. (Comme d'une chose incroyable). Lorsque vous vous êtes présenté à moi, ce premier soir... — disons les mots — ...lorsque vous vous êtes présenté... à cru!...

OLIVIER (éclate de rire). — A cru!...

BALBINE. — ...dans mon épouvante, je ne vous ai plus connu ou reconnu. Vraiment, vous m'étiez changé, méconnaissable, étranger! J'imaginais être échouée, après un naufrage, sur la plage déserte d'une île — et que surgissait devant moi, seul et debout, un naturel de l'endroit, habillé seulement de lumière!

Un sauvage, voilà! un sauvage duquel je me demandais avec terreur : « Cache-t-il des armes empoisonnées, est-il cannibale? »

OLIVIER. — Et à chaque fois vous implorez grâce en l'appelant Monsieur, ce sauveur?

BALBINE. — Oui, monsieur! c'est très sérieux...

OLIVIER (veut se lever). — Balbine, tu es adorable!

BALBINE. — Restez-là!

OLIVIER (se rassied). — Nous nous apprivoiserons.

BALBINE. — A la longue?... Sans doute... J'en sais assez désormais pour conclure que ce genre de domestication exige de l'un des soins et du temps, de l'autre de la complaisance ou de la résignation.

OLIVIER. — Oh! Balbine!...

BALBINE. — Peut-être je me trompe. Quoi qu'il en soit, s'il faut « de nécessité » demeurer sauvage, soyez-le tout d'une pièce! Ne raffinez pas. On peut s'acquitter sommairement de ces choses, sans y compromettre par le souvenir, le reste de la journée.

OLIVIER (rit aux larmes, puis). — Je ne vous comprends pas!...

BALBINE (très nette). — Je dis : Ne mêlons à ces violences ni votre prénom, ni le mien, qui m'ont tout l'air ensuite, de passer sans chemise de la chambre à coucher à la salle à manger. (Elle rit avec lui.) Rions, mais c'est alors seulement que j'oserai, sans timidité, vous appeler devant tous : mon très cher Olivier. (Il veut se lever, elle fait un geste qui annonce qu'elle n'a pas fini. Elle vient s'asseoir en face de lui et prononce lentement.) Mon très cher Olivier, je ne suis pas enceinte. Or!... Or, depuis que nous sommes mariés, j'ai eu bien des occasions d'espérer. — Le voyage aidant, l'oisiveté, vous avez dévoré notre lune de miel jusqu'au dernier quartier. La vie reprend sa cadence normale. Je vous demande enfin : « Est-il raisonnable que vous

vous évertuiez!! »

OLIVIER (murmure). — Evertuiez!?

BALBINE. — Entendez-moi: Nous avons tous les deux besoin de ménagements.

OLIVIER (un peu inquiet). — Mon âge?

BALBINE (exquise). — Ai-je dit cela? Certes, je ne me déroberai à aucun de mes devoirs...

OLIVIER (sans force). — Devoirs?...

BALBINE. — ...mais je vous sais d'âme trop haute pour penser qu'il soit un devoir qui n'aboutisse qu'à votre seul plaisir. Compris ainsi le mariage ne serait qu'écurieul en cage!...

(Elle ne se départit pas de sa grâce. Il est déjà regagné.)

OLIVIER. — Tu es charmante!

BALBINE. — Voilà, merci!.. Un peu plus tard, c'est moi-même qui vous prierais : « Mon très cher Olivier, donnez-moi un enfant ». Mais d'ici là nous habiterons chacun notre chambre.

## Entrée de Gabriel

qui parle comme dans un rêve

GABRIEL (22 ou 23 ans, éblouissant, il a l'air tendre et un peu comique, très gai, assurément.)

GABRIEL. — Je suis sauvé, cette fois... et je suis à jamais perdu! Patricia? Qui est-elle? D'où vient-elle? On la nomme Patricia!... Patricia, tu n'es ni un souvenir d'enfance, ni une apparition créée par le désir. Tu es Patricia. J'ai entendu crier ton nom. On t'appelle Patricia. Ce nom qui te désigne et te fait réelle m'accompagnera désormais comme le vaste chœur des grillons poursuit le voyageur solitaire. Le père ne sait plus s'il écoute l'innombrable chant de la terre ou le fourmillement du silence. Ainsi de moi! Patricia, je suis père, tu es patricienne, j'ai une nouvelle Patrie, me voici empatrié!

(Il regarde au dehors.)

Elle a disparu. Adieu, Princesse des feuillages!...

Pourquoi, Princesse des feuillages? Je ne sais, ma bien-aimée, mais j'en sens la signification dans mon cœur.

## Fernand Crommelynck

### magicien désinvolte

Crommelynck a réussi ce miracle de créer des personnages vrais sur le plan humain et vrais sur le plan métaphysique.

Les êtres qu'il anime de son génie sont pleins de vérité psychologique et de profonde fantaisie de légende. Crommelynck n'est pas à la mesure humaine; c'est pourquoi il a le pouvoir de s'adresser à toutes les classes d'âmes.

Ce théâtre s'exprime en trois langages intimement liés; et pourtant, le comique, le poétique et le philosophique, une fois calmes et reposés, se superposent par ordre de densité et, chacun ne voyant que ce qu'il aime, prend ce qui lui convient. Et il ne reste de cette pièce dépeçée par l'appétit des différences sensibiles, que ce que chaque auditeur aura compris. Ne comprendre ce que l'on aime, c'est déjà comprendre.

Seuls, quelques magiciens peuvent quelquefois parler aux grandes âmes et aux petites, parce qu'insaisissables et multiformes : Supervielle, Maeterlinck, Claudel, Hellens, Crommelynck, maître sorcier des réalités fantastiques.

Pauvreté de notre logique, qui a la longueur de notre boîte crânienne, en regard de la poésie. Ceci est une logique faite à la mesure des dieux. Nos plus vigoureux systèmes de pensée paraissent étrangement élémentaires et faux dans leur vérité même, devant la poésie, cette intelligence qui va plus loin.

Pourtant, la pensée de Crommelynck, comme sa poésie, va jusqu'au vertige, mais elle est tellement loin de la grandiloquence, elle se mue si rapidement en fantaisie la plus apparemment gratuite, qu'au moment où le spectateur se

Il y a dix minutes, j'étais libre comme un fou. Miracle! J'ai regardé cette jeune fille et, miracle! je l'ai vue. Je pense qu'elle est la première personne que j'ai regardé vivre.

La jeune fille était ici, il n'y a qu'un instant, dans cette chambre! A cette place. Et moi, caché derrière l'arbre, je la regardais. Je l'ai regardé trop longtemps et je suis perdu.

Pourquoi, étant libre, me suis-je caché derrière l'arbre? Étais-je vraiment libre ou ne l'étais-je déjà plus? Il y a des présages : ce vol de pigeons autour du clocher, ce matin, comme une phrase écrite sur le ciel par les oiseaux. Vais-je en comprendre le sens? Il faut y croire. Les hommes lèvent les yeux et disent : « Le ciel est pur », alors qu'ils regardent sans le voir un grand peuple d'anges bleus.

Moi, caché derrière l'arbre, j'ai vu! Elle a le nez un peu lourd, la bouche large, les épaules trop hautes, les pieds grands. Et je l'aime!... Preuve que j'aime un être et non un miroir. J'aime : voilà la parole dite!... A peine l'ai-je prononcée elle s'empare de moi, elle m'emporte... elle ne me lâchera plus. Toute parole que tu libères t'enchaîne.

Comment suis-je ici? Je n'ai pas osé affronter Patricia. Lorsque je l'ai vue venir, je me suis échappé si vite que j'ai cru me détacher de mon ombre!... Et puis l'échelle et la fenêtre ouverte...

Sauvé! Perdu!

J'aime! J'aime! J'aime cette jeune fille inconnue et qui m'ignore. Et je vois déjà nos initiales entrelacées et brodées sur les oreillers.

Voyons? Suis-je éveillé? Est-ce que je rêve? (Il appelle.) Gabriel! (plus haut) Gabriel!... (plus bas) Présent!...

Je ne rêve pas. Dans le rêve, il est vrai, je suis présent aussi. De la méthode! J'ai quitté ma maison à six heures. J'ai longé le canal jusqu'à la rue des Noisetiers. C'est du clocher de Saint-Rémy que s'envola vers l'azur la mystérieuse sentence.

Tout est signe de Dieu et message, qui ne se traduit que dans l'âme.

Non, je ne rêve pas. J'ai rencontré le notaire sur le quai. Il ma conseillé : « Vau as domaine de Neuf-le-Vieil. On y de-

mande un ingénieur agronome ». J'y suis. J'attends le maître de la maison.

OLIVIER (entrant). — C'est moi.

### Isabelle et Patricia

parlent de leurs amants imaginaires

ISABELLE. — Il suffit d'en avoir un pour les avoir tous.

(Brusquement, elle fait face à PATRICIA, droite, immobile, fière comme si elle se présentait à une grande lumière.)

ISABELLE. — Ah! regarde-moi!... Même si tu ne m'avais pas appelée, ce matin, je serais venue me montrer. Regarde bien, regarde mieux. Ai-je changée?...

PATRICIA. — ...grandi peut-être?...

ISABELLE. — Non.

PATRICIA. — Ton visage semble allongé?...

ISABELLE. — Non, tu n'y es pas. Tu ne vois rien?

(Elle parlera maintenant avec une tranquille conviction, émerveillée d'elle-même et sans rien d'équivoque.)

ISABELLE. — J'ai les plus beaux yeux du monde, moi, oui. Je le sais à présent. Seule la licorne de la fable avait le regard d'une douceur comparable.

PATRICIA. — Oui.

ISABELLE. — Mon sourire est un oiseau rose, tout petit mais lancé d'un vol si aigu que celui qui vient l'arrêter d'un baiser, il lui traverse le cœur.

Mon menton est hardi comme le talon de la Diane chasseresse. (PATRICIA rit, ISABELLE

fait une moue). Oui, c'est un peu baroque, ce talon placé-là, on dirait à l'envers. Mais tant pis, c'est vrai!... (Elle reprend admirative):

Mon sein gauche est plus beau de forme que celui d'une reine, lequell, pourtant, fut moulé en coupe de cristal... Le tétin du sein droit est légèrement de travers.

PATRICIA. — Oh! Isabelle!...

ISABELLE. — Attends!? J'ai le nombril le plus finement taillé qu'on ait vu depuis Adam et Eve qui n'en avaient pas.

PATRICIA. — Oh!...

ISABELLE. — Mon ventre est un plat de nacre et mes fesses sont si parfaitement jumelles qu'il est superflu de leur donner à chacune un prénom dans l'espoir de les reconnaître.

PATRICIA. — Es-tu folle?...

Que racontes-tu là!...

ISABELLE (candide). — Ce n'est pas moi... c'est Horace.

PATRICIA. — Isabelle?

ISABELLE. — Et si tu écoutais les autres choses merveilleuses qu'il murmure lorsqu'il m'aime!... Je m'efforce de retenir ses paroles et j'y arrive parfois. Mais elles sont changeantes comme celles qu'on entend dans les rêves. Lorsqu'on s'en souvient au réveil, les mots ne trouvent plus leur place et leur musique est oubliée.

Mais j'ai la certitude d'être une héroïne. Personne, jamais n'a aimé autant que nous. Horace dit qu'on pourrait écrire notre histoire.

## Méditations utiles

à propos de M. Opsomer

## Deuxième méditation



Je me suis lancé tête baissée dans mon sujet, l'autre jour, et cela me fait un fort mauvais début. Procédons à présent avec plus de méthode.

Ce que nous nous proposons d'examiner dans ces méditations, ce n'est pas précisément l'art de M. Opsomer, ni sa personnalité, mais plutôt comment un tel homme a pu se pousser au premier rang, en impose aux plus bêtes comme aux plus malins, par un bluff aussi grossier.

Ce gros public, il ne faut pas s'imaginer qu'il goûte une joie sans mélange devant des Firmin Baes ou des Fernand Toussaint. Certainement, il raffole de ces léchades, mais il en est humilié, car il devine obscurément qu'un art pareil et le sublime vont difficilement de pair, — qu'il y a quelque honte à l'aimer. Ce que M. Opsomer fabrique est tout autre. Du moins, le citoyen belge sent qu'il s'honore en s'engouant d'un tel artiste. Ne réunit-il pas, en effet, toutes les plus hautes caractéristiques du tempérament flamand? N'est-il pas puissamment plébéien, abondant, volcanique et débraillé, redondant comme Rubens, gras comme Jordaens, tragique comme Ruysdael, réaliste comme Stobbaerts? Cette fougue, cette pâte truculente, cette désinvolture d'une brosse sans scrupule, voilà certainement ce que, chez nous, on prend le plus facilement pour du génie, pour de la « vraie peinture ».

Il faut, pour résoudre cette question, l'envisager de bien des points de vue, car elle est complexe, et les talents de M. Opsomer sont nombreux et subtils, qu'il a mis en œuvre pour en arriver où il est. M. Opsomer est connu comme le monstre que les Grecs appelaient Demos; il flatte, il rue, il intrigue, il assomme, on le retrouve partout, invincible et impudent, bouchant toutes les avenues de sa masse informe, fort de tous les culots, très épais de peau et glouton comme une carpe.

Je parlerai aujourd'hui de sa peinture.

Il nous fut donné de l'apprécier à sa juste valeur, récemment, au Palais des Beaux-Arts. La Société des grandes rétrospectives avait organisé là, dans ce temple encore parfumé par Modigliani, une exposition générale du Maître. Car ce Maître est tellement grand, qu'on le considère à peu près comme un mort (on sait que rien n'est grand comme un peintre mort), — tellement illustre, qu'il a été admis tout vif à travailler aux petites affaires et à l'avancement de M. Paul Colin. Il est permis de soupçonner, d'autre

piéd dans le « grand art » dont on veut l'exclure avec tant d'impertinence.

Il faut reconnaître que M. Opsomer a parfaitement saisi cette prétention secrète qui chatouille le public, et qu'il l'a merveilleusement exploitée. C'est là aussi, d'ailleurs, ce qui donne à son art une physionomie particulièrement répugnante. Il le serait moins, certainement, si on n'y lisait pas aussi clairement la prétention de se faire passer pour ce qu'il n'est pas; si on n'y voyait, ajoutés sur un fond inébranlable de pompierisme et de trivialité, quelques tics saugrenus cocassement empruntés aux « modernes ». Ces modernes qu'il ne comprend pas ou qu'il comprend stupidement, et à côté de qui il brûle de se ranger sans rien perdre de sa bonne clientèle bourgeoise et officielle.

Faut-il voir, dans tout cela, noirceur, duplicité, ou la candeur d'une nature vorace et fruste qui obéit sans contrôle à ses appétits? Je ne me permettrai pas de choisir entre ces deux hypothèses. Ce n'est d'ailleurs pas des intentions de M. Opsomer qu'il s'agit, mais de son œuvre, cette espèce d'abcès où suppurent tous les vices de la peinture et les aberrations du mauvais goût.

Car ce qu'il y a dans tout cela de plus affligeant et honteux, c'est qu'une aussi plate caricature du génie national, du tempérament flamand, s'accrédite avec la complicité de ceux-là mêmes qui devraient la dénoncer.

M. Opsomer est en passe de devenir, à l'étranger comme chez nous, le grand représentant de l'école belge. Les mânes de Van Eyck et de Breughel en tressailleront d'orgueil.

A. DASNOY.

## Lénine et l'art

D'une étude que R. Rolland consacre à Lénine dans *Europe*, nous extrayons ce bref passage:

*Lénine aime l'art, il est bien loin de s'en désintéresser, comme certains l'ont prétendu. « Il connaît à fond et aime les classiques. » Il lit et relit Tolstoï, il s'en délecte, il en est fier, comme d'un compagnon de race et de pensée. S'il s'avoue incompetent à juger de la nouvelle poésie, il est assez intuitif pour sentir en Mayakovsky un allié et pour applaudir à ses éloquentes satires politiques. Et comme il est pris par la musique! Avec quelle passion il est capable de l'écouter! Qui peut oublier ses paroles enflammées sur l'Appassionata de Beethoven? Il l'aime tant, il la sent si intensément qu'il doit se défendre pour échapper à son emprise... Certes, il connaît le rêve de l'art! Mais dans le combat, qui est sa loi et son destin, il veut que le rêve de l'art soit, comme le sien, une force et un soutien pour le combat, qu'il participe toujours à l'action.*

# L'Arbre sec

## et L'adultère dans le roman bourgeois

Depuis Flaubert, le bourgeois étale dans le roman sa propre destruction avec une minutie maladroite. Lorsque par orgueil ou par besoin d'assouvir de petites rancunes personnelles, Stendhal et après lui Balzac mêlent leurs animosités sentimentales à leur littérature, ils ne se doutent pas qu'ils viennent de crever une poche de fiel qui finira par aigrir tout le courant littéraire qui, depuis les années 1880, se continue en France à travers Huysmans, Zola, Paul Adam, André Gide, Drieu la Rochelle, si bien qu'aujourd'hui toute la littérature française est engagée dans un vaste processus destructeur des valeurs bourgeoises. Le point le plus sensible de cette destruction est sans contredit la famille bourgeoise et son centre de gravité: l'amour.

Avec *Dame de Lyon* et *L'Arbre sec* (1), l'œuvre de Jolinon prend elle aussi ce ton aigre. Elle réclame des comptes, montre sans réticences les malentendus et les contradictions, fomentent des rébellions. Jolinon peint la désolation des ménages bourgeois, solennels et misérables, fondés sur des rapports de fortune où, étayés par le poids mort de l'habitude et de la lâcheté, se perpétuent les traditions des grandes villes de province. Mais ce n'est plus pour longtemps. Séparés de la vie, elles se dessèchent. Le pacte sacré qui nouait la famille à la vie se défait. Aujourd'hui, le poids de la haine est devenu si pesant qu'il défonce tous les plans sentimentaux de la vieille famille française.

Mauriac s'est acharné dans plusieurs livres, comme s'il ne pouvait que se répéter, à décrire cette tragédie dont il apercevait sans doute les ravages mais ne décelait pas les causes profondes. Jolinon, lui, à travers les données de son roman, ne les aborde que par les bas-côtés si j'ose dire. Mais il est clair que l'adultère, thème traditionnel du roman psychologique français, n'est pas près d'avoir dit son dernier mot.

Lorsqu'après tant d'autres, Jolinon refait le roman de l'adultère, il ne peut éviter, cette fois, d'aborder le côté social du drame soit qu'il est plus lucide, soit qu'il est plus honnête. Il le sent si bien qu'il écrit: « Est-ce de notre faute si le social prime à ce point le romanesque? » C'est pourquoi il est pour ainsi dire mis en demeure de reposer tous les problèmes: vérité sexuelle du couple, droit

(1) *L'Arbre sec*, par Joseph Jolinon. (Edit. Rieder, Paris).

à l'avortement, drame des générations. Et il le fait avec une singulière dureté, comme s'il voulait en finir pour de bon avec toutes ces histoires de famille. Tout de même, après la lecture de *Dame de Lyon*, on était loin de prévoir le ton implacable et le dénouement de *L'Arbre sec*. *Dame de Lyon* était un récit dont le côté tragique était édulcoré par la bien-séance, la mesure et la pudeur de la vie bourgeoise. En fin de compte tout semblait sauf: l'honnêteté de Madame Debeaudemont, l'honneur de son mari, la fortune, des conventions. Mais Jolinon ne consent pas à piper le sens profond de la destinée de ses héros. Son métier n'est pas d'accommoder les existences ni de biffer les contradictions mais bien de démêler les sentiments des personnages qu'il introduit dans ses livres, de découvrir les ressorts secrets de leurs passions, la signification véritable et lointaine de leurs actes, de nous apprendre la profondeur et la densité de leur désespoir. Et comment ils acceptent ou déjouent leur destin.

*L'Arbre sec* apporte au drame familial des Debeaudemont un dénouement qu'on peut déplorer ou applaudir. L'intérêt capital est ailleurs; dans les problèmes sociaux qu'il soulève ou illustre. Ainsi le roman cesse d'être une manière de jeu pour devenir une forme de dénonciation des valeurs bourgeoises.

A.-C. AYGUESPARSE.

## Maison du livre belge

12, RUE DES COLONIES, 12, BRUXELLES

Un livre qui s'impose:

### Le baron des Robeaux

par Maurice GAUCHEZ

Prix: 15 francs belges  
paru aux Editions Labor



## Expositions

L'Exposition Raoul Dufy

Raoul Dufy est un peintre sympathique plus qu'impressionnant. Il s'est acquis depuis toujours un genre bien personnel, très reconnaissable, trop invariable.

De même que Matisse il est, en fait, resté fidèle à la formule du fauvisme pré-cubiste. Son coloris à tons purs, — le ton du tube — a conservé la tradition d'un temps où l'éclat de la lumière obsédait les peintres. Cette préoccupation paraît aujourd'hui bien menue. Elle avait, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> une grosse importance. A la lumière solaire des impressionnistes a succédé l'intensité du ton chez les Fauves.

C'est ainsi que la déformation de la couleur est née d'un souci vériste. C'est d'une préoccupation pseudo-scientifique du même genre qu'est née, succédant à la division du ton, son débordement hors les limites spatiales de l'objet. Si bien qu'en cherchant la vérité objective par des spéculations paradoxales on est arrivé à la déformation subjective.

Dufy conçoit le tableau comme une surface plane à couvrir d'une arabesque et de motifs. Sa facture est analytique et tend à la décoration plus qu'à l'expression. Elle est aimable, légère, souriante, fort à la mode et assez monotone.

L'exposition du Palais des Beaux-Arts montre d'excellents dessins de nus très déformés dans le sens de la recherche linéaire. Deux aquarelles m'ont plu particulièrement. A vrai dire, elles sortent du genre habituel de Dufy et sont traitées avec une grande sobriété.

Le dessin du paysage se prête le mieux à son genre.

On peut voir aussi de grandes tapisseries dont la valeur dépasse de loin le stade artisanal.

### CERCLE LEONARD DE VINCI

On nous prie de faire remarquer que ce Cercle est ouvert aux peintres qui ne se réclament point de l'Académie, bien que ce Cercle soit fondé par des élèves de l'Académie.

Cette déclaration de toute première importance est suivie de trois signatures, malheureusement illisibles.

## Le bon libraire

Toutes les nouveautés;  
Toutes les éditions (étrangères);  
Tous les livres que vous avez  
cherchés en vain;

Vous les trouverez à la

### Librairie Cosmopolis

72, rue de la Montagne, 72  
BRUXELLES

Tél. 12.90.40.

Pour les crises moyennes et légères du foie, l'Eau de la Source de la Reine, exploitée par Spa-Monopole, est toute indiquée.

## LA TECHNIQUE DU THÉÂTRE

# Comment on forme un acteur complet

Le Technicum du Théâtre (1) s'est ouvert, il y a quelques jours. La salle où doit s'accomplir le travail des élèves est sobrement décorée. Loin de dégager une atmosphère de lourde sévérité, nous dirons plutôt qu'elle nous paraît devoir aider au travail.

Oui, cet ensemble de rideaux, de tentures, heureusement aménagé, sous la lumière des projecteurs, crée une ambiance légère et agissante.

Le cours de ballet donne en somme à l'élève l'essentiel de la technique de la barre et, en plus, lui enseigne tous les exercices qui rentrent dans le cadre du ballet, favorisant l'équilibre du corps.

Le cours théorique du théâtre propose au futur acteur un sentiment de l'histoire du théâtre un peu plus riche que celui où l'on a coutume de l'entretenir; on lui expose, en effet, cette histoire en fonction des grandes épreuves de synthèse sociale de l'histoire universelle. On lui fait découvrir par là des périodes de floraison théâtrale oubliées surtout depuis que l'on croit que le théâtre français est le seul dont il convienne de parler.

Quant au cours théâtral d'ensemble, il est là pour amener chez le futur acteur le sens de la collaboration et de l'effacement dans le jeu du spectacle. Il faut qu'il apprenne qu'un spectacle se nourrit avant tout de sa vie propre.

La rythmique aidera à parfaire cette homogénéité par des exercices de passivité du corps. Et c'est un travail particulièrement attachant que celui par lequel on obtient un tel contrôle sur le corps. Les élèves apprendront à isoler les membres qui doivent travailler. Par là, le futur acteur acquerra un corps harmonieux et, dans un jeu d'ensemble, il ne sera pas embarrassé. Il ne souffrira pas de l'absurde malaise qui tient bien des gens lorsqu'ils se trouvent sur les planches.

Par ailleurs ce cours de rythmique tend

à donner aussi le sens musical, le sens des mouvements d'ensemble en opposition harmonieuse les uns avec les autres.

Le cours de rythmique s'attache également à rendre expressifs la figure et les mains et se termine de façon très vivante par divers exercices d'assouplissement.

La mimique s'applique à la représentation mimée de certaines situations humaines et non à celle de la parole.

A ce propos, il faut distinguer. On a imaginé, en effet, deux sortes d'exercices. Les uns tendent à créer une sorte de climat à l'aide de gestes s'essayant à être de plus en plus précis et justes, les autres à improviser sur toute espèce de musique enregistrée ou improvisée un scénario silencieux qui respecte toutefois le rythme et l'atmosphère de cette musique.

En bref, ce cours de mimique cherche à éveiller la faculté de création imaginative du futur acteur, en fonction de données très précises toutefois, car il ne s'agit pas de se perdre dans le flou. Il faut concrétiser le plus possible.

Enfin, le cours d'interprétation individuelle étudie les classiques dont la substance est inépuisable.

Au stade actuel du cours, on donne plutôt aux élèves des rôles constituant le contrepoint de ce qui leur convient. On aide leur personnalité à s'affirmer dans la contrainte. On espère par là les tremper véritablement.

Le Technicum du Théâtre, tel qu'il a été conçu, me paraît bien la première tentative que l'on ait faite ici pour tâcher de donner à l'acteur un sens du théâtre, tel que sa personnalité elle-même en soit touchée. Non pas modifiée, altérée, certes, mais au contraire dégagée de toute la vanité paralysante des capacités, des tics individuels. C'est là un but assez rare.

Marcel LECOMTE.

(1) 40, rue Sainte-ARme, Bruxelles.

## Effigie officielle

Modèle 1934

Le *Pourquoi Pas?* toujours spirituel, nous apprend en termes choisis et mesurés que nos ministres, à l'unanimité, ont demandé l'acquisition d'un grand portrait du Roi exécuté — c'est le cas où jamais de le dire — par un peintre qui a nom Gaston Geleyen. Cette peinture, portée par les acclamations les plus flatteuses (sic), comme dit notre confrère, a été installée au Salon d'honneur du Musée Moderne.

Il s'agit, paraît-il de faire échec au peintre Isidore Opsomer qui a également brossé un portrait royal.

Nous sommes allés au Musée contempler cette auguste effigie.

Rarement il nous a été donné de voir de la peinture aussi exécrationnelle. C'est un exemple typique du plus mauvais goût. Il convient de le conserver à la cimaise pour l'édification de nos jeunes peintres. Qu'ils aillent nombreux voir cette croûte d'envergure, ainsi ils auront la plus belle occasion de se rendre compte de ce qu'il ne faut jamais faire. Quelle banalité! Quelle vulgarité! C'est donc ça un portrait officiel, modèle 1934! Le pompierisme est tombé bien bas et l'inquiétude doit régner au camp de

ceux qui se réclament de l'Académie. Rien de ce qui distingue une œuvre d'art n'existe dans cette vaste toile balayée d'un rouge atroce où se profile un pauvre et démesuré agrandissement photographique. De la « croûte » à l'huile... Couleur écœurante, manque total de construction, aucune liaison des attaches, mesquinerie malgré une échelle supérieure à la nature, absence de psychologie: voilà les caractéristiques de cette parodie picturale que l'Etat a achetée 25.000 francs!

Le voilage des beaux portraits royaux d'Emile Wauters, de Louis Gallait et surtout ceux, admirables de Léopold I<sup>er</sup> par Lieven De Wine mettent encore en relief, si c'est possible, la nullité parfaite de la peinture sur toile de Monsieur Geleyen.

La Commission qui n'a pas été consultée, ni pour l'achat ni pour le placement, menace de démissionner. On comprend ça. Quant au conservateur, plaignons-le d'avoir récemment préfacé un ouvrage destiné à faire connaître l'auteur de ce navet qui mérite l'obscurité la plus complète. Le ministre de l'Instruction publique — faut-il le rappeler? — est M. Lippens. M. JOSSE.

# VOLTAIRE ET LA POLITIQUE FRANÇAISE

PAR PAUL NEUHUYS

Nous ne sommes pas des humanitaires! s'écrie Nietzsche, dans la « Gaie Science ». Nous ne sommes pas assez comédiens, pour cela, pas assez français!

Cette accusation portée contre la France par le plus lyrique des philosophes allemands est-elle fondée? L'Allemagne n'a pas toujours été l'ennemie de la France. Chevaliers français et allemands combattait côte à côte lors de la première Croisade. Déjà Louis IX opposait à la politique de pillage le principe de chevalerie. En 1258, il renonce de son plein gré à l'Alsace-Lorraine, en faveur de l'Allemagne. Il est vrai que saint Louis est considéré aujourd'hui comme un dangereux idéaliste, trop en avance sur son temps et par qui s'est perpétué le souci d'une lointaine conscience européenne.

Mais si, dans les temps modernes, la pensée allemande, en mêlant l'esprit de guerre à toutes les actions humaines, nous apparaît comme un brouillard de lumière assez trouble, il existe d'autre part une contradiction de plus en plus flagrante entre les idées que propose la France et les actes qui les accompagnent. Il y a loin du principe des droits de l'homme à leur application et il

suffit de rappeler ce que Voltaire écrivait au sujet de la guerre, pour remarquer combien les idées généreuses de la France sont demeurées théoriques.

A l'article « Guerre » de son Dictionnaire Philosophique, Voltaire se demandera si la nature qui a donné des armes à tous les animaux, a donné aussi l'intelligence à l'homme pour qu'il s'en serve comme d'une arme meurtrière.

Voltaire y dénonce déjà le rôle négatif des guerres modernes:

« On voit, dit Voltaire, cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant et s'attaquant tour à tour, toutes d'accord en un seul point: celui de faire tout le mal possible. »

Et plus loin:

« Misérables médecins des âmes, vous criez pendant cinq quarts d'heure sur quelques piqûres d'épingles et vous ne dites rien sur la maladie qui nous déchire en mille morceaux! Philosophes moralistes, brûlez tous vos livres! Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre humain consacrée à l'héroïsme sera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière. »

Voltaire veut abolir la guerre comme fut abolie la torture. Mais que valent les idées humanitaires de Voltaire? Quelle efficacité ont-elles eue, sinon de camoufler habilement la politique de la France, laquelle n'a jamais sérieusement songé à déshonorer la guerre, malgré que l'y incitaient les plus instantes sollicitations de ses philosophes.

D'ailleurs, au même moment, Montesquieu, dans l'« Esprit des Lois », adoptera le point de vue radicalement opposé et justifiera l'une des formes les plus odieuses de la guerre en affirmant:

« Entre les sociétés le droit de la défense naturelle entraîne quelquefois la nécessité d'attaquer, lorsqu'un peuple voit qu'une longue paix en mettrait un autre en état de le détruire, et que l'attaque est dans ce moment le seul moyen d'empêcher cette destruction. »

Voilà bien la justification préconçue de tous les conflits armés, et Voltaire aura beau jeu de relever la fausseté fondamentale d'une pareille proposition. « S'il y eut jamais une guerre injuste, c'est celle que vous proposez, d'aller tuer votre prochain, de peur que votre prochain ne soit en état de vous attaquer. »

On a appelé le dix-huitième

siècle, le siècle de Voltaire, comme on a dit le siècle de Louis XIV, parce que Voltaire représentait l'idéal du peuple français. C'est Voltaire qui fera figure d'ambassadeur auprès de Frédéric le Grand, alors que dans sa diplomatie, la France se pénétrera, au contraire, des singulières suggestions de Montesquieu. Et l'on comprend dans une certaine mesure que Frédéric le Grand, excédé par les ratiocinations voltairiennes, n'ait plus pris au sérieux l'humanitarisme français. La France de Voltaire allait se soumettre bientôt à la dictature de Napoléon.

Au dix-neuvième siècle se produira un phénomène analogue. Après Voltaire, c'est Victor Hugo qui exercera longtemps une véritable suprématie intellectuelle. Victor Hugo s'est toujours montré hostile à l'Empire et, après la défaite de 70, il est élu représentant du peuple. A cet égard, il est assez étonnant de relire le discours qu'il prononça à la Chambre le 1<sup>er</sup> mars 1871. Victor Hugo y proclame sa confiance dans les destinées de la France, « responsable de la conscience humaine ». Il fait appel au droit des peuples, inspiré par la fraternité des génies: Shakespeare,

Goethe, Dante, Voltaire, pour établir la fédération européenne:

« On verra un jour, dit-il, la France se redresser, on la verra ressaisir la Lorraine, l'Alsace. Et puis, est-ce tout? Non, saisis Trèves, Mayence, Cologne, Coblenz, toute la rive gauche du Rhin... Et on entendra la France crier: c'est mon tour! Allemagne, me voilà! Suisse, ton ennemie? non, je suis ta sœur. Je t'ai tout repris, et je te rends tout, à une condition. C'est que nous ne ferons qu'un seul peuple, qu'une seule famille, qu'une seule république. Je vais démolir mes forteresses, tu vas démolir les tiennes. Ma vengeance, c'est la fraternité! Plus de frontières, le Rhin à tous, soyons la même république, soyons les Etats-Unis d'Europe, soyons la fédération continentale, soyons la liberté européenne, soyons la paix universelle! Et maintenant, serrons-nous la main, car nous nous sommes rendu service l'un à l'autre; tu m'as délivré de mon empereur, je te délivre du tien. »

Ainsi parlait Victor Hugo, acclamé par la Chambre française. Aujourd'hui, ses prédictions se sont matériellement réalisées. Le monde entier s'est rangé du côté de la France en vue de déployer cet idéal de concorde, mais trahie par son personnel politique et militaire, la France, au lieu d'« instruire le procès criminel des conquérants », a répandu sur le mon-

de l'hégémonie des armements. Nous voyons le ministre Daladier courir à la frontière pour déclarer que « le bouclier est de bon métal », et Herriot affirmer que la France n'aime pas les aventures, comme s'il n'était pas aventureux de se désister de son prestige antérieur pour une misérable sécurité plus immédiatement tangible.

La France s'écrie: Tout pour moi! L'Allemagne répond: Kein piennig mehr! Telle est la victoire éroïque de la France et de ses alliés.

C'est pourquoi nous sommes en droit de nous demander si l'idéal démocratique de la France n'est qu'une vaine façade, si le Panthéon où reposent les cendres de Voltaire, Hugo et Zola, tous trois pionniers de l'antimilitarisme, n'est qu'un sépulcre blanchi, si les droits de l'homme ne sont qu'une grandiose duperie se réduisant au droit pour Monsieur Durand de s'appeler de temps en temps Durandal, si la littérature française livrée aux abus d'une racaille écrivassière n'est plus qu'un toxique de l'esprit, et si l'étatisme parlementaire prépare une nouvelle explosion d'appétits ploutocratiques, près de laquelle la dernière guerre n'aura été qu'une escarmouche...

PAUL NEUHUYS

# LE THEATRE

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS : *Le Serviteur de deux maîtres*. — *La Polka des Chaises*. — *Liebelel*. — *Maison de l'oupée*.

AUX GALERIES : *Amanis*.

AU PALAIS D'ETE : *Tropical-Express*.

On ne saurait assez remercier Adrien Mayer, l'audacieux directeur de la Société des Spectacles et Conférences, pour l'effort admirable qu'il a tourné au cours de cette quinzaine théâtrale. Il nous a permis d'applaudir, en moins de deux semaines, sept pièces montées par cinq compagnies aussi différentes d'esprit que d'expression. La qualité des œuvres qui nous furent présentées, ainsi que leur mise en scène, devaient satisfaire inmanquablement les plus difficiles.

Max Reinhardt arrivait à Bruxelles précédé d'une réputation mondiale qu'il se devait de justifier. En assistant à la représentation, en langue allemande, du *Serviteur de deux maîtres*, la comédie de l'Arte de Goldoni, nous ne dirons pas que nous fûrions déçus; mais, tout de même, nous attendions autre chose. Certes, cette comédie bouffonne fut enlevée avec le maximum de verve, d'entrain, de légèreté — grâce surtout à l'incomparable acteur qu'est Hermann Thimig. Mais nous avions à juger, ce soir-là, non point une pièce ni une troupe d'acteurs, mais surtout un metteur en scène. Or, Max Reinhardt, qui excelle dans la présentation de spectacles fastueux, ne nous a guère fourni l'occasion d'apprécier son merveilleux talent de magicien de la scène. Ce sera pour une autre fois. Telle quelle, avec ses charmants décors pour marionnettes et ses jolis pantins ayant plus de jambes que de cervelle, la pièce de Goldoni, agrémentée d'une discrète musique de Mozart, recueillit un succès enthousiaste et tout fait justifié.

La *Polka des Chaises*, de Ronald Mackenzie, ouvrait la série des représentations que les Pitoëff devaient donner aux Beaux-Arts. Cette pièce met en lumière, d'une curieuse façon, l'âme tourmentée d'un jeune homme dont la vie intérieure est empoisonnée par un entourage incompréhensif, soucieux seulement des seules réalisations matérielles. Revenu de la guerre avec les poumons brûlés par les gaz, il ne peut supporter l'incommensurable bêtise des hommes qui, après avoir massacré et détruit sans relâche, ne songent, la paix venue, qu'à gagner de l'argent. De là son caractère agité, railleur, terriblement pessimiste. Pourtant il n'avoue à personne la détresse de son âme. Il se contente d'être désagréable, insouciant, hostile aux siens. Mais il se jette à corps perdu dans la musique et fréquente les seuls poètes qui puissent encore l'exalter : Beethoven, Schumann, Schubert, Chopin. Le piano occupe le centre de la scène — et aussi celui de sa vie. A tous moments, sans une parole, au gré des joies et des orages qui bouleversent son cœur, son âme s'exprime en des accords légers ou grondant d'inquiétude, de désespoir. Une femme entre dans sa vie, par une porte dérobée, celle des sens. Sans doute n'est-elle pas digne de l'intérêt qu'il lui témoigne, mais ne constate-t-il pas lui-même avec une incroyable lucidité : « Nous vantons sans cesse le mérite des femmes vertueuses, et c'est vers les autres que nous allons ».

Pièce poignante, terriblement humaine, et qui provoque en nous d'amères pensées. Pièce vécue à la perfection par George Pitoëff dont la voix, les gestes et le visage trahissent une vie intérieure douloureuse, d'une incroyable intensité. Ludmilla Pitoëff, dans le rôle d'Irene Baumer, sorte de femme fatale et désabusée, fait l'impossible pour simuler la froideur, l'indifférence. Mais ce rôle n'est pas de ceux qui conviennent à cette artiste merveilleusement sensible et émouvante. Nous la savions et réservions pour cela notre jugement sur elle. Les autres interprètes, et notamment Agnès Capri et Emile Drain, leur donnèrent excellemment la réplique.

A signaler aussi un délicieux décor d'intérieur, tout blanc, avec des fenêtres minuscules ouvertes sur un jardin fleuri, et du ciel bleu au fond.

*Liebelel* nous a déçus. Au fond, cette petite histoire d'amour est assez banale et nous l'avons souvent entendue depuis que l'amour exalte certains cœurs et en dégoûte d'autres. Un long premier acte ennuyeux prépare mal le spectateur à écouter les deux autres durant lesquels une pure âme de jeune fille va palpiter, puis battre de l'aile. C'est ici que nous attendions Ludmilla Pitoëff. Cette femme qui, depuis tant d'années, se consume véritablement de l'amour du théâtre, ne joue pas, ne se ménage aucun effet, n'apporte aucune recherche dans sa toilette. Elle est tout le contraire de ces cabotines célèbres qui s'imposent à l'attention du public à grand renfort de costumes, de gestes et de cris. Ludmilla Pitoëff bouge à peine, marche mal, s'exprime sans emphase. Mais quelle âme! quelle étonnante sensibilité! quelle simplicité déconcertante! Dans la scène finale de *Liebelel*, au moment où elle apprend la mort de celui qui est tout pour elle, de ce Fritz auquel, si totalement, elle a voué son âme, il faut voir son pauvre petit visage torturé, ses gestes sans contrôle; il faut entendre les mots qui s'échappent de son cœur avec une telle désespérance, une si profonde douleur, pour comprendre et sentir combien cette femme est artiste et humaine.

C'est encore elle qui est la principale et presque la seule interprète de *Maison de l'oupée*, d'Ibsen. Dans le rôle de Nora, la délicieuse femme-enfant, elle nous communique son angoisse, qui grandit à mesure que se déroule l'action. Si la pièce est un peu lente à se mettre en marche, elle capte l'attention dès le milieu du premier acte et la maintient en éveil jusqu'à la fin de la dernière scène. Tout le drame se joue dans l'âme de l'héroïne. Ici encore, peu de mouvement extérieur, mais une inquiétude permanente qui s'exprime par de brèves interrogations, de longs silences méditatifs. Ce qu'il y a de remarquable chez Ludmilla Pitoëff, c'est que ses personnages pensent, scrutent, cherchent, et que son visage et ses yeux, extraordinairement mobiles, reflètent cette pensée, ce drame intérieur. Dans la longue scène qui clôture la pièce et au cours de laquelle Ibsen, par la bouche de Nora, expose quelques-unes de ses idées sur l'émancipation de la femme, Ludmilla Pitoëff parvient à retenir l'attention du spectateur à force d'intelligence, de simplicité. L'œuvre du grand dramaturge norvégien prend, à ce moment, l'allure d'un drame social, et c'en est un, en quelque sorte, que cette *Maison de l'oupée*.

Les Pitoëff ont recueilli aux Beaux-Arts, avec trois pièces d'origine et d'esprit nettement différents, le succès que leur haute conscience artistique et leur immense talent étaient en droit d'attendre d'un public compréhensif.

Aux Galeries, Madeleine Lély et André Brulé ont repris *Amanis*, de Maurice Donnay. Ces comédiens ne semblent guère soucieux d'offrir à leurs admirateurs un aspect nouveau de leur talent. Tels ils furent avant guerre, tels nous les retrouvons aujourd'hui. Le répertoire est le même et le jeu, assez conventionnel, n'a pas été modifié. André Brulé nous revient chaque année avec *L'Épervier*. *L'homme qui assassina* et autres pièces terriblement vieillies. Nous comprenons mal aujourd'hui cette façon romantique d'aimer et d'exprimer son amour avec des mots usés, toujours les mêmes et un peu ridicules. Ce n'est pas notre faute si nous nous sentons des hommes de 1934, non point tant différents de ceux qui vécurent à la fin du siècle dernier, mais tout de même un peu plus réalistes et considérablement simplifiés.

Enfin, s'il vous plaît de découvrir le monde à travers la magie du music-hall, allez au Palais d'Été et prenez place dans ce *Tropical-Express* en partance pour les pays où règnent la fantaisie, la trepidance, la gaieté facile. Vous voyagez en compagnie de petites girls endiablées, d'acrobates audacieux, de chanteurs roucouleurs et de danseurs infatigables. Toutes les langues chanteront à votre oreille; tous les mots entendus au cours d'autres voyages vous feront sourire à nouveau. Et vous reviendrez à vos soucis et à l'inquiétude du monde, un peu étourdis par tant de musique, de chansons et de propos folâtres. Marcel DEHAYE.

# Le Rouge et le Noir

Hebdomadaire - littéraire, artistique, politique, social

Ni enchaîné — ni déchaîné — éclairé — libre — tolérant

L'Organe des générations montantes

CONTRE...

une presse marchande et vendue...  
une politique à la petite semaine...  
une littérature de salon et d'académie...  
l'abêtissement des masses...

POUR...

une littérature saine et constructive...  
une vie nouvelle et équilibrée...  
une organisation rationnelle...  
la vérité et la justice...

## LE ROUGE ET LE NOIR

n'est pas une affaire. Aidez-le si vous pouvez l'aider et si vous avez conscience qu'il fait œuvre utile. Abonnez-vous amis.

Diffusez ce journal.

45 frs jusqu'à fin 1934 au C.C.P. 2883,74

# MUSIQUE

A LA MONNAIE

ARMIDE

*Armide*, opéra écrit par Gluck sur le livret de Quinault, mis autrefois en musique par Lully, se ressent de cette origine première. L'œuvre a peu d'action, mais se prête à la décoration et aux danses, ne néglige aucune des diableries ni des moyens de féerie dont les amateurs de jadis étaient fêlés. En effet, à cette époque, une machinerie compliquée et propre à réussir des effets extraordinaires, faisait autant pour le succès d'une œuvre que l'œuvre elle-même. Mais, à cette époque, une machinerie compliquée et propre à réussir des effets extraordinaires, faisait autant pour le succès d'une œuvre que l'œuvre elle-même.

Le rythme général de l'œuvre est un peu lent comme celui de la plupart des opéras de Gluck. *Armide* évoque une fresque décorative dont le spectateur peut admirer à loisir les nombreuses parties, chacune très réussie. L'ouvrage a de la grandeur et de la noblesse et le dernier acte est un pur chef-d'œuvre lyrique. La réalisation comportait une très belle distribution avec Mme Caro, une admirable *Armide*, Mme Donancy et Mme Baritzka. M. Rogatchevsky un parfait Renaud, MM. Mancel, Grimard et Toutenel.

Enfin, M. Bastin dirige magistralement cette belle partition qu'une mise en scène difficile et compliquée éloigne trop souvent des scènes lyriques.

## QUATUOR ZIMMER

Le Quatuor Zimmer a donné son deuxième concert de la saison au Cercle Artistique. Le programme heureusement choisi comprenait une *Sérénade* d'Hugo Wolf, ce grand musicien dont malheureusement on n'entend jamais que les lieder. Cette *Sérénade* d'un beau mouvement et d'un grand équilibre, fut rendue avec clarté et élégance par les excellents instrumentistes. Des pages inédites et bien venues de M. Joseph Jongen : *Une brume matinale* mélancolique s'oppose au rythme joyeux d'un *Diversissement*. Le *Quintette en sol majeur* pour quatuor et alto supplémentaire, œuvre où l'inspiration de Brahms reste primesautière et ne s'éloie point en des développements exagérés.

## RECITAL MARCEL DUPRE

La série des concerts d'orgue de la Société Philharmonique a pour but cette année de faire connaître la littérature d'orgue de Bach à César Franck. On peut dire que c'est à l'orgue que les compositeurs ont confié la plus haute expression musicale. Certes les organistes n'ont point manqué de faire appel autrefois, au pittoresque que permettait certains jeux; mais, d'une manière générale, la littérature d'orgue est de la plus pure essence musicale et les sons s'y poursuivent et s'y répondent suivant leur logique propre et non suivant un plan littéraire. M. Marcel Dupré, le célèbre organiste français, a entretenu brillamment trois chœurs de César Franck et trois *Toccata* et *fugue* de Bach. En bis une petite *Toccata* de Cantor.

## RECITAL CASADESUS

Ce pianiste allie la virtuosité et la finesse du goût, au sens de la forme musicale et à la compréhension subtile de la pensée des compositeurs. Il excelle à mettre en relief un certain côté pictural de la musique, côté peut-être extérieur mais sa nature artistique l'empêche toujours de dépasser la juste mesure. Il a donné une vivante coloration au *Carnaval* de Schumann auquel il restitue toute sa chaleur et toute sa fantaisie. M. Casadesus joue particulièrement bien des pages de Rameau dont il est un vaillant et intelligent défenseur. Par ses trilles et ses ornements, cette musique appelle la sonorité du clavecin plutôt que le son plus lourd du piano. M. Casadesus est l'un des meilleurs interprètes de l'œuvre pianistique de Ravel; il se joue des difficultés transcendantes du *Gaspard de la Nuit* dont il rend le frémissement sonore, tout l'éclat extérieur d'une musique plus construite que sentie. D'ailleurs Ravel aime à faire appel à des prétextes littéraires qui éclairent ce que son art a de limité par son extraordinaire perfection technique même. Le récitral de M. Casadesus valut à cet excellent musicien un véritable triomphe tout à fait justifié.

J. WETERINGS.

## Calendrier des concerts

Mercredi 24 janvier : 20 h. 30. Concerts Guller : Les compositeurs belges. (Conservatoire.)

20 h. 45. International String Quartett. (Maison d'Art.)

21 h. Récital concert : Damia. (Salle de Musique de Chambre du Palais des Beaux-Arts.)

Dimanche 28 janvier :

15 h. Concert Defauw : Festival Bach. MM. Jacques Thibaud et Alfred Dubois. (Grande Salle du Palais des Beaux-Arts.)

Lundi 29 janvier.

20 h. 30. Concert Defauw : 2<sup>e</sup> audition. (Gr. Salle du Palais des Beaux-Arts.)

Mardi 30 janvier :

20 h. 30. Concert Ledet avec le concours de Mlle Annie Fischer, pianiste. (Conservatoire.)

Mercredi 31 janvier :

20 h. 30. Société Philharmonique : Wilhelm Furtwängler et l'Orchestre Philharmonique de Berlin. (Grande Salle du Palais des Beaux-Arts.)

# LE CINÉMA

MISÈRE DU CINÉMA

## Simone est comme ça

Un film (si l'on peut dire) de Karel Anton

L'on pouvait croire que M. Karel (Charles, depuis l'avènement de Hitler) Anton, qui est un peu comme le Maurice Dekobra du septième art avait donné avec « Un Soir de Réveil » la mesure exacte de son génie. Il n'en était rien : M. Karel Anton pouvait plus et mieux, il l'a prouvé.

Et la chose serait ma foi très drôle si ce n'était pas à désespérer de tout en général, de l'intelligence humaine et du cinéma en particulier (1).

« Simone est comme ça ». C'est un film Paramount de M. Karel Anton, metteur en scène Paramount (oh! combien!) C'est aussi, si vous voulez, un sommet dans le mauvais goût, un chef-d'œuvre dans l'abjection, un Himalaya de bassesse et d'incongruité.

C'est un film qui fait souhaiter la révolution, la peste, la famine ou la guerre — tout, plutôt que son écoeurante ineptie (vous savez bien, la « bonne gaieté française »...), que sa grivoiserie sans saveur, que l'inintelligence totale de ses interprètes.

Son sujet, par ailleurs, vaut que l'on s'y arrête.

André Malaut, jeune oisif millionnaire, rencontre, au hasard d'une baignade, Simone, quelconque, blonde, et bête (l'âme sœur, quoi!). Il fait, aussitôt, comme de bien entendu, ses offres, ou plutôt ses demandes de service, avec prix-courant. Mais Simone, pour être une petite grue, n'en a pas moins, comme toute honnête femme digne de ce nom, des principes : elle n'entend pas recevoir d'argent d'un homme qui lui plaît, mais lui en donner. Cela ne lui coûte d'ailleurs que quelques complaisances envers un protecteur d'âge mûr et d'exigences limitées.

André a bientôt fait de faire croire à son impécuniosité, et n'a plus dès lors qu'à ouvrir à la blonde enfant ses bras, son lit et sa poche.

Cela pourrait s'éterniser si, au cours d'une scène qui est une manière de miracle dans le mauvais goût, le protecteur en question ne découvrait André dans les bras de Simone, et ne cessait tout « commerce » (on ne pourrait mieux dire) avec celle-ci.

Et voici Simone en quête d'un nouveau banquier.

André, de son côté, ayant stylé un sien ami dans la misère, le lui présente comme un riche industriel en quête d'une petite amie. L'« idylle » se noue, et Marc couvre Simone de l'or d'André, qu'elle transmet (partiellement) à celui-ci. C'est ce qu'on nomme la circulation des capitaux.

(1) Je me répète?... M. Karel Anton aussi — et j'ose dire sans fausse modestie que c'est plus grave.

Un jour, cependant, Marc est riche à son tour et, fort de ce sex-appeal artificiel, émet certaines exigences plus précises. Simone est sur le point de lui céder, et André s'éloigne.

Mais comme nous sommes entre gens « bien », elle ne tarde pas à le suivre et à le retrouver dans son hôtel, qu'elle ne quittera plus, ceci lui permettant désormais de confondre, en de mêmes basiers, l'utile et l'agréable.

Tout cela, on le voit, est fort aimable, et dispense à poignées ce fameux « esprit français », prétexte à tant de coucherie monnayée et à scènes d'alcôve entre petites grues bourgeoises et leur gigolo de « mâle » (le mot est dans le film, comme le reste).

Tout cela est écoeurant, bête et bas. Ce le serait beaucoup moins, si les spectateurs réservaient à cette ordure l'accueil qu'elle mérite. Mais non.

Les spectateurs, ils sont revenus en masse à la salle qu'ils désertaient, il y a huit jours, parce qu'y passait un film un peu moins inepte que les autres (2). A présent, confortablement étalés dans un fauteuil qui tremble sous leur rire, ils sont heureux, ils se roulent avec complaisance dans cette vie frelatée qui est, n'est-ce pas, la vraie vie... Que ce vieillard chenu tende quelques billets de mille à la blonde héroïne, ils gloussent de plaisir. Que celle-ci, à son tour, en refille quelques-uns à son gigolo, et c'est l'extase... O spectacle toujours renouvelé de la vertu bourgeoise en action!

Quant aux interprètes... mais vous les connaissez. Il y a là Henri Garat, parfaitement naturel, dans un rôle d'imbécile; Meg Lemonnier, crispante de vérité dans celui d'une petite horizontale sans plus d'esprit que de voix, et autres. Quant aux véritables vedettes du film, ce sont quelques billets de mille, magique « Sésame » qui fera s'ouvrir les cœurs, les bras et le reste.

« Simone est comme ça »... Fort bien. Mais ce sont des choses qu'on cache.

Le public a marché, une fois encore. Le public marchera toujours, et M. Paramount recommencera... Il aurait vraiment tort de se gêner.

Quant à M. Karel Anton, tout port de croche qu'il est plus bête que méchant, valet à gages aux ordres de producteurs qui semblent bien prendre les spectateurs pour des andouilles.

Ce qui est grave, au point d'être peut-être sans remède, C'EST QU'ILS POURRAIENT FORT BIEN AVOIR RAISON ! Gaston DERYCKE.

## Actualités cinématographiques

Le 6 février prochain Ernst Busch donnera à Bruxelles un récital de chants révolutionnaires.

Pour tous renseignements, s'adresser au secrétariat du Club de l'Ecran, 63, avenue du Parc (Tél. 37.23.53).

\*\*\*

Il paraîtrait que le film *International House*, réalisé par l'étonnant comique W. C. Fields (le président de *One million dollar legs*) et présenté avec succès à Paris, ne serait pas à Bruxelles. Pourquoi?

Pourquoi la Paramount, qui nous abreuve à satiété de films sans le moindre intérêt, nous priverait-elle des seuls qui puissent nous intéresser?

N'oublions pas que c'est par les soins de cette importante maison que nous n'avons vu, et après quelles démarches, qu'un film des frères Marx, sur les quatre ou cinq qu'on tourné ces artistes géniaux.

\*\*\*

Richard Oswald et Henry Oebels-Obstrem viennent de terminer aux studios Sascha les intérieurs de *Wer Jung ist, dem gehort das Leben* (A la jeunesse appartient la vie), dont le chanteur Joseph Schmidt est la vedette. Le principal rôle féminin est tenu par Liliane Dietz. Frida Richard, Leo Slezak, Szoke Szakall et Otto Tressler complètent la distribution. Les extérieurs seront tournés incessamment à Hyères.

\*\*\*

Du *Canard Enchaîné* :

On parle beaucoup de la faillite d'Hollywood et l'on déclare que grâce à l'activité prodigieuse d'Alexandre Korda, Londres, ou plus exactement Elstree, va détrôner Hollywood.

— Elstree ou ne pas elstree... comme dit Hamlet.

Korda a déjà engagé les deux Douglas Fairbanks, Chevalier, Laughon, Elisabeth Bergner, etc., etc.

Des gens regrettent que la France se soit laissée damer le pion.

# MARIVAUX

104, Boulevard Ad.-Max.

DEUXIEME SEMAINE

MADÉLEINE RENAUD

dans

# LA MATERNELLE

d'après l'œuvre de

LEON FRAPIE

---

Réalisation de

JEAN BENOIT-LEVY

et MARIE EPSTEIN

avec

ALICE TISSOT

HENRI DEBAIN

et

MADE BERRY

---

ENFANTS NON ADMIS

# LIEBELEI

le plus grand succès de Paris  
6 mois de triomphe au Studio Etoile  
— le chef-d'œuvre autrichien —

avec  
MAGDA SCHNEIDER  
GEORGES RIGAUD

---  
AU PLAZA  
Version française

---  
AU STUDIO SELECT  
Version autrichienne

# LE STUDIO

23, rue Ravenstein, 23

L'affluence énorme oblige la direction de fixer la première séance de dimanche à

10 h. du matin  
10-12-14-16-18-20 et 22 h.

# La vie privée de Henry VIII

Semaine : 2-4-6-8 et 10 h.

**CAMEO**

VERSION ORIGINALE  
TEXTES FRANÇAIS  
FILM de  
WOLFGANG  
GOLDMANN  
Mayer

**Les Invités de 8h**

(DINNER AT 8)

MARIE DRESSLER

JOHN BARRYMORE

LIONEL BARRYMORE

WALLACE BEERY

JEANNE HARLOW

LEE TRACY

EDMOND LOWE

ENFANTS NON ADMIS

MADGE EVANS

ETC.

ETC.

Une seule de ces vedettes assurerait le succès d'un film

# CARREFOUR

5, PLACE MADOU

Le film de Jean RENOIR  
d'après la pièce de René FAUCHOIS

# Bodu sauvé des Eaux

dans sa version intégrale  
avec

Michel Simon

# le ROUGE et le NOIR

COMPTE RENDU DE LA SÉANCE DU 17 JANVIER

## Les mouvements de jeunesse en Belgique

Les séances de la Tribune Libre se suivent et ne se ressemblent pas. Non seulement par les sujets à l'ordre du jour mais encore par l'auditoire qui varie selon l'objet du débat.

Cette fois, beaucoup de jeunes gens qui sont venus pour appuyer non seulement « leur » orateur, mais encore pour savoir comment d'autres hommes de leur âge interprètent les événements et quelles sont les solutions qu'ils proposent.

Disons immédiatement, et regrettons-le avec eux, que les seuls qui furent déçus ce sont les jeunes socialistes et communistes qui n'avaient pas de représentants à la tribune. Non pas qu'ils n'aient pas été convoqués comme les délégués des autres partis mais parce que Fernand Godefroid, secrétaire des J. G. S. a été empêché au dernier moment d'assister au débat (sa mère est gravement malade) et parce que les Jeunes Communistes ne désirent pas parler devant le public du Rouge et Noir, appartenant en majeure partie à ce qu'il est convenu d'appeler les Classes moyennes. Telle est du moins leur opinion à laquelle les nombreux ouvriers et militants de groupements révolutionnaires qui assistent régulièrement à nos séances semblent apporter un démenti.

Nous avons précisément eu le bonheur d'avoir à Bruxelles, MM. Robert Aron et Robert Loustot dirigeants du groupement français l'Ordre Nouveau. Ils donneront, comme toute la préface de ce débat en indiquant quelles sont les préoccupations d'une partie de la jeunesse française. Ils le feront, reconnaissons-le, avec une maîtrise qui montre combien ces problèmes leur sont familiers.

M. Robert Aron souligne d'abord combien le monde dont on laisse la sueur aux jeunes générations est malsain. Le discrédit qui en résulte ne touche pas seulement le système parlementaire, mais les partis mêmes qui en vivent.

Partout se sont encore des vieux qui dirigent les partis politiques et les maintiennent dans une douce inactivité.

Cette inertie, elle s'est emparée à tel point des partis et des institutions qu'il semble bien qu'il faille une révolution pour y mettre un terme. Mais, ici, il faut s'entendre. Il s'est créé une sorte de mystique de la révolution qui, elle aussi, est loin de la réalité. De nombreux groupements en parlent sans trop bien savoir à quel usage sera cette révolution. Provoquer un coup d'Etat, c'est très bien; encore faut-il que cet événement soit lui-même l'aboutissement d'une longue préparation révolutionnaire. Il faut essentiellement qu'on sache au moins le

direction dans laquelle on marchera après avoir pris le pouvoir.

Cette direction, M. Loustot nous l'explique comment la préconise l'Ordre Nouveau. Notre doctrine, dira-t-il, est tribulaire (comme toute doctrine) de notre conception de l'homme. L'école libérale a conçu l'homme économique, l'école marxiste, l'homme-ventre.

Pour nous — membres de l'Ordre Nouveau — nous voulons considérer l'homme dans ses multiples éléments: chair, sang, esprit et satisfaire à ses divers besoins.

Nous reconnaissons aussi la primauté de la personne et l'aspiration de l'individu vers une plus grande liberté, d'où ses aspirations révolutionnaires. Ce besoin d'indépendance se trouve limité toutefois par les exigences de la vie matérielle et de la société. D'où nécessité de cadres sociaux. Les lois, les obligations ainsi imposées se heurtent fatalement à la nature révolutionnaire de l'homme. C'est là un conflit qui dure de toute éternité et qui a justifié toutes les révoltes.

L'Etat, M. Loustot et ses amis en reconnaissent la nécessité mais voudraient qu'il n'intervienne que dans la mesure où l'individu y fait appel.

M. Marcel Vercurysse, secrétaire de la Centrale Politique de Jeunesse, organisation catholique, tient à déclarer immédiatement qu'il n'est pas à la Tribune pour approfondir les fossés qui séparent les divers mouvements de jeunesse. Les aînés, les résultats de leur misérable politique, il en parle avec acrimoine. Contre eux, il voit se réaliser, un jour, un véritable front commun des jeunes. Cette unité cependant ne doit pas être un leurre ni une duperie.

Il est possible, ce front unique, contre le capitalisme.

A tort, on considère que pour nous, catholiques la propriété privée, est un dogme intangible. D'anciens principes juridiques pesent sur la société qui tente de s'en dégager. Ces principes, on tente de les justifier par le passé. Nous voulons, non pas que le passé justifie l'aujourd'hui, mais que le présent justifie l'avenir.

On nous demande si nous sommes à droite ou à gauche... Nous répondons: Nous sommes catholiques et ça nous suffit. Nous n'avons pas peur des méthodes et des mots nouveaux. Par exemple, le plan de Man, nous, Eprit Nouveau, nous avons reconnu immédiatement ce qu'il contenait d'excellent. Mais le plan de Man, s'il apporte un remède, peut-être, à une déficience économique n'en apporte aucun à la crise morale. Car la crise dont tous nous souffrons est avant tout dans

l'homme. Et c'est à cette crise spirituelle, également, que le catholicisme apporte une solution.

La guerre, M. Marcel Vercurysse croit qu'on ne peut en rendre responsable un pays comme la Belgique. Il se révolte cependant contre les bénéfices réalisés par quelques munitionnaires et souhaite la nationalisation des usines d'armements.

Les réformes envisagées devront être réalisées dans le cadre national. Dans ce sens, c'est à une concentration de toutes les forces sur le plan national que M. Vercurysse fait appel.

Après quoi il posera également le problème de l'Autrité qu'il juge indispensable dans des heures comme celles-ci.

Avec M. Marcel Houtman, délégué par la Fédération des Jeunes Gardes Libérales, c'est évidemment un autre son de cloche que nous allons apprécier. Avec beaucoup de talent, il exposera le point de vue des jeunes libéraux qui, s'ils ne rêvent de révolution, restent fermement attachés à un certain idéal démocratique et des libertés conquises jadis de haute lutte. Lui aussi, comme les orateurs précédents, dénoncera les erreurs commises par les aînés et la nécessité de réformes profondes. Mais, comme eux, il ne veut pas être dupe dans une collaboration. Et le voici qui stigmatise les cléricaux et leurs appétits jamais assouvis.

Pourtant, lorsqu'il traitera de la guerre, rejoignant M. Vercurysse, c'est avec indignation qu'il parlera du trafic sanglant des munitionnaires et comme tous les jeunes gens que nous entendrons ce soir, il souhaitera que soit mis fin à leur honteux négoce.

Comme son prédécesseur, M. Houtman croit également que s'est dans le cadre de de la nation que doivent être résolus les problèmes qui nous préoccupent.

Heureusement, quelqu'un sauvera l'honneur des Jeunes Gardes Socialistes. C'est Bertelson, secrétaire de la Fédération brabançonne des J. G. S. qui, précisément, est dans la salle et qui improvisera une intervention fort goûtée par ses partisans venus en nombre à cette séance.

Nous ne ferons pas le front unique avec vous, jeunes bourgeois, affirme Bertelson. Nous savons trop combien les intérêts de notre classe s'opposent aux vôtres. Puis il rappelle la lutte que mènent les Jeunes Gardes Socialistes et le succès qu'elle rencontre parmi la jeunesse ouvrière.

Nous sommes assez fort pour avoir pu saboter le recrutement de la gendarmerie supplétive de M. Devèze et pour faire peur

au ministre de la Défense Nationale. Il expose le point de vue J. G. S. en ce qui concerne la guerre et sa propagande en vue de conquérir l'armée et l'empêcher de servir à une besogne contre-révolutionnaire.

Il dira, brièvement, les nouvelles perspectives qu'ouvre le Plan de Man, aux classes laborieuses et espère que ce plan apportera la meilleure solution aux difficultés de l'heure.

Après l'intervention, longuement applaudie de Bertelson, le débat public sera nourri. On entendra entre autres M. R. Piron, avocat, qui accusera de duplicité les mouvements de jeunes catholiques qui, dit-il, sont souvent un camouflage du fascisme à la Dolfus. Aux communistes, il reprochera un « ouvriérisme » étroit qui correspond à la plus plate démagogie. Il a foi dans le socialisme mais pas dans celui qui se pratique actuellement. M. Paulis, avocat, rappellera l'existence, à Bruxelles, du groupe Equilibre et ses préoccupations apparemment identiques à celles de l'Ordre Nouveau. Le militant révolutionnaire De Meyere se livrera à une violente critique contre les organisations socialistes qui parlent d'unité ouvrière mais expulsent ceux qui ne se soumettent pas docilement à leur discipline. Léo Campion apportera un moment de détente en analysant de façon humoristique, la tactique du noyautage de l'armée préconisée par les J. G. S.

Parmi d'autres interventions, notons encore celle de M. William Zimmer, rédacteur à l'Esprit Nouveau, qui défendra son groupement contre les reproches qui lui ont été adressés au cours du débat public.

Après quoi, il restera aux orateurs à conclure brièvement le débat.

**La Maison E. VAN CUTSEM**  
95, av. Maréchal Foch Téléph. 15-28-94  
vous offre un appareil américain de tout premier ordre

**Le Superhétérodyne**  
**Stewart Warner**

Demandez une démonstration gratuite  
FACILITES DE PAYEMENTS

## COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO Le prix triennal de la littérature flamande, d'un montant de 10.000 francs, a été attribué à M. Lode Zielens, auteur de *Moeder, waarom leven-wij?* (Mère, pourquoi vivons-nous?)

OOO Vient de paraître aux éditions Firmin-Didot, un ouvrage sur la Belgique et son effort en France pendant la guerre. Une indiscrétion volontaire, permet à *Toute l'Edition* d'en citer un passage consacré à la Reine. En voici le substantiel:

Elle (Reine Elisabeth de Belgique) ne marche pas, elle glisse; ne parle point, mais murmure; ne rit guère, elle sourit. Elle ne sait plus pleurer, mais souffre et compatit; n'écoute pas, mais entend; ne demande rien, mais sait; n'ordonne pas, mais obtient; ne punit pas, mais pardonne; n'oublie point, mais tourne la page...

— Elle... aime avec son esprit et son discernement, sa croyance et sa raison, car — malgré elle et sans qu'elle s'en aperçoive, elle fut créée pour créer, naquit pour donner, passa sur terre afin d'y répandre l'allégresse.

— Son regard est plus clair qu'un glacier, sa gaieté plus charmante qu'un bouquet...

— Elle ne vient pas, elle apparaît, répond autour d'elle des parfums inconnus, et lorsqu'elle s'approche semble enveloppée de voiles transparents, mobiles et irisés...

— Cette mine et souple créature... cette

délicate et fragile princesse...  
— Elle possède un mystérieux halo et entraîne par son aura, les foules autant que l'individu.

Nous sommes obligés de protester. En France, on semble ignorer qu'il existe ici des tribunaux qui défendent le prestige de la Dynastie et la personne de S. M. la Reine des Belges. Nous nous permettons aussi de rappeler à nos voisins que le sens de la mesure est, chez nous, traditionnel.

OOO Le plus long roman du monde. C'est un roman chinois du XIII<sup>e</sup> siècle qui portait le titre: *Tous les hommes sont frères*. Il est d'inspiration nettement communiste, aussi en 1799, un empereur de Chine, qui croyait y voir l'Œil de Moscou, l'avait-il banni de ses Etats.

Une Anglaise, Mrs Buck, après quatre ans de travail, a achevé la traduction de cet ouvrage, qui paraîtra bientôt en librairie. Ainsi le roman-fleuve poursuit son cours...

OOO En consultant le palmarès... des écrivains qui ont « bénéficié » du Prix Goncourt on constate que depuis la fin de la guerre, la Nouvelle Revue Française a obtenu huit fois la récompense: Albin Michel, deux fois; Plon, Grasset, Fayard, Rieder et Stock, une fois.

La Nouvelle Revue Française choisirait-elle mieux les romans, ceux qu'elle aimerait publier, que ne le font la plupart des autres maisons d'édition; aurait-elle simplement plus de chance que ses rivales, ou...?

La question serait-elle trop indiscrète? Qu'importe, elle est posée.

OOO Dans la revue l'Epoque, organe de la U. P. A. S. L. (Union Professionnelle des Architectes sortis des Ecoles Saint-Luc en Belgique), nous avons lu une excellente étude de M. Marcel Schmitz sur l'Art du Vitrail moderne, dont on assiste depuis quelques années à une renaissance très prononcée. Ajoutons que de nombreuses reproductions photographiques (et entre autres des œuvres de F. P. Colpaert et du peintre-verrier néerlandais Joep Nicolas) complè-

tent judicieusement cet exposé.

OOO Signalons également dans la revue professionnelle d'architecture: l'Equerre, une description du fameux Groupe scolaire de Villejuif et, dans *Bâtir*, un article de l'architecte S. Jasinski sur la honte de Bruxelles: *La ville au cœur pourri*. M. Jasinski fait observer très justement qu'il est plus que temps que nos concitoyens se rendent compte qu'il ne s'agit nullement d'une injure personnelle quand on leur parle de la nécessité d'abattre l'imposée de la rue des Vers ou de la rue de la Goutlière (admiration des peinters à la recherche du « motif ») de tailler dans leur ville avec assez d'opportunité et de justice pour lui conférer plus d'hygiène et d'aïance, donc de vraie beauté.

OOO Vient de Paraître parle dans sa chronique de Dieudonné, le « bagnard innocent », inculpé dans l'Affaire Bonnot et dont plus tard l'innocence fut reconnue, qui jouait récemment à Bruxelles une pièce intitulée *Les Bagnards*.

Écoutez le chroniqueur:

Quinze ans de baigne, ça forme un homme. Ou ça le déforme. Dieudonné a rapporté de « là-bas » un teint basané et une haute idée de sa mission: convertir les « mauvais garçons » en leur montrant ce qu'est le baigne. Et il s'offre en exemple, en revêtant, lui, le « libéré », tous les soirs, le maillot rayé...

Le soleil n'a pas seulement brûlé son visage, il lui a, peut-être, tapé aussi un peu sur la tête...

Odieux... C'est signé « Intérim », afin d'éviter les coups de pied au derrière.

OOO Dans les Nouvelles Littéraires M. Marcel Brion souligne le grand intérêt de la nouvelle Anthologie anglaise de la littérature soviétique qui vient de paraître à Londres (chez l'éditeur Wishart and Co). Intéressante, d'abord parce qu'elle est dépourvue de tout programme politique, et surtout parce qu'elle se propose un plan assez différent des autres anthologies russes qui ont

paru ces dernières années. L'intention des auteurs fut de jeter un pont sur « l'abîme ouvert dans l'esprit du lecteur européen qui vient juste de se familiariser avec Tchekhov, et qui est alors mis en face des œuvres de Pilniak, de Babel, ou de Fadaye ».

OOO Le journal illustré *Regards*, toujours intéressant, paraîtra hebdomadairement à partir du 2 février. Il est actuellement bimensuel.

OOO Sous le titre *Vers un ordre nouveau*, M. André Maurois parle, dans *Marianne*, à propos du livre de MM. Armand Dandieu et Robert Aron *La Révolution nécessaire* de ce grand mérite qui est d'indiquer « une position sentimentale » vis-à-vis des problèmes de la société actuelle, position sentimentale qui est aujourd'hui celle de beaucoup d'hommes jeunes et que je crois saine.

Position que nous croyons courageuse mais qui ne sera, sans doute, qu'un lapidaire témoignage.

OOO M. Henri Béraud se fâche. Il crie *Assez!* dans le journal du genre de M. Chiappe: *Gringoire*. Assez, parce que: Les étrangers chez nous, la racaille des spéculateurs, la vermine des rats d'hôtels, la pègre de l'espionnage, de l'agitation, de la provocation, des attentats, des enlèvements, et, couvrant le tout, le permanent scandale des naturalisations ou politiciens et fonctionnaires semblent rivaliser d'imprudence, voilà ce que remue l'affaire Stavisky.

Non, ces faits-là, ce sont des prétextes faciles, l'inévitable bourrage de crânes, involontaire ou déguisé, le déplacement des responsabilités... La vérité n'est jamais à la surface mais au fond des questions. On verrait qu'il ne s'agit pas d'hommes, d'individus, mais de l'organisation même d'un système usé, en décomposition.

Et j'ajouterais avec Florent Raes:

C'est vieux, tout cela, me dira-t-on. Sans doute! Mais pourquoi m'obliger à le redire, en 1934?

Sadi de GOORTER.

## Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

### En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas. Prix d'entrée: 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture à 20 heures

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne accès à toutes les séances. La saison 1933-1934 prend fin au mois de juillet. Le prix de l'abonnement jusqu'à la fin de la saison 19133934 est de 50 fr. On s'abonne en versant la somme au C.C.P. 1713,61 (P. Fontaine, Brux.)

### CE SOIR

Mercredi 24 janvier, à 20 h. 30:

M. Robert LEJOUR, avocat à la Cour président de la Section belge du Secours Rouge International ouvrira le débat sur ce sujet:

## Le vrai visage de l'U. R. S. S.

La reconnaissance des Sovièts.

Orateurs inscrits:

MM. Robert BILLIARD, ingénieur, président de la Chambre Syndicale d'exportation de Belgique, d'Action et Civilisation;

Commandant Eugène de LAUNOY, d'Action et Civilisation;

Georges EVERT, journaliste;

Robert LEJOUR, avocat à la Cour, président de la Section belge du S. R. I.;

Willem MAESCHALK, des Amis de l'U. R. S. S.;

Raoul PIRON, avocat.

Mercredi 31 janvier, à 20 h. 30:

M. Raymond DISPY

ouvrira le débat sur

L'ART PUR OU L'ART SOCIAL

suivi d'une démonstration par la troupe

THEATRE PROLETARIEN

Au programme:

1° SKETCH:

L'Affaire Angerhausen ou l'Œil de Moscou;

2° SPECTACLE EN DEUX PARTIES:

M. VAN MUYSENWINKEL au pays des Sovièts.

Introduction du Théâtre proletarien;

Cheur parlé de Herman CLOSSON;

Musique de DUMOULIN.

Mercredi 7 février, à 20 h. 30:

L'orateur libertaire français

M. Jean MARESTAN

ouvrira le débat sur:

DIEU ET LA GUERRE

L'EGLISE ET LA PAIX

Orateurs inscrits dès à présent:

MM. Jean MALLINGER, avocat à la Cour; Jean MARESTAN, homme de lettres.

Mercredi 14 février, à 20 h. 30:

Débat non encore arrêté.

Mercredi 21 février, à 20 h. 30:

Grand débat sur:

LE PLAN DU TRAVAIL

Orateurs inscrits:

MM. Max BUSET, député socialiste de Bruxelles, qui ouvrira le débat; War VAN OVERSTRAETEN, ancien député communiste, qui répliquera.

## Abonnez-vous

Pour vous assurer une place à tous ces débats, abonnez-vous à la Tribune libre « Le Rouge et le Noir ».

DES CETTE SEMAINE

Le prix de l'abonnement donnant accès à toutes les séances jusqu'à fin de la saison 1933-1934 (c'est-à-dire jusqu'en juillet 1934) est ramené à 50 francs.

POUR S'ABONNER

Virer la somme au C. C. P. 17.13.61 (Fontaine, Bruxelles) et retirer la carte d'abonnement au contrôle avant la séance; ou encore souscrire l'abonnement directement au contrôle.

ABONNEZ-VOUS JUSQU'À FIN 1934 (Y COMPRIS LES NUMEROS PARUS CETTE ANNEE) EN VERSANT 45 FRANCS AU C. C. P. 2883.74

12 - 5<sup>e</sup> ANNEE, N° 18  
HEFT FACTS 120 FRANC  
REPERED IN OCTOBER 1931

# le ROUGE et le NOIR

hebdomadaire  
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL  
ABONNEMENTS D'UN AN  
FRANC  
FRANC  
FRANC

ABONNEZ-VOUS JUSQU'À FIN 1934 (Y COMPRIS LES NUMEROS PARUS CETTE ANNEE) EN VERSANT 45 FRANCS AU C. C. P. 2883.74

Pour la propagande pacifiste:

## “ L'Internationale des Charognards ”

par 10 brochures: 2 frs l'exemplaire  
par 1 brochure: 2 fr. 50 l'exemplaire.

Envoi franco. Virer la somme ou C. C. P. 2883.74 du Rouge et Noir.



**TUNGSRAM**  
A.H. BOLYN, 75, rue Van An, XL.